

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

COURBET EN PRIVÉ

Correspondance de Gustave Courbet
dans les collections de l'Institut Gustave Courbet



ÉDITIONS DU SEIGN

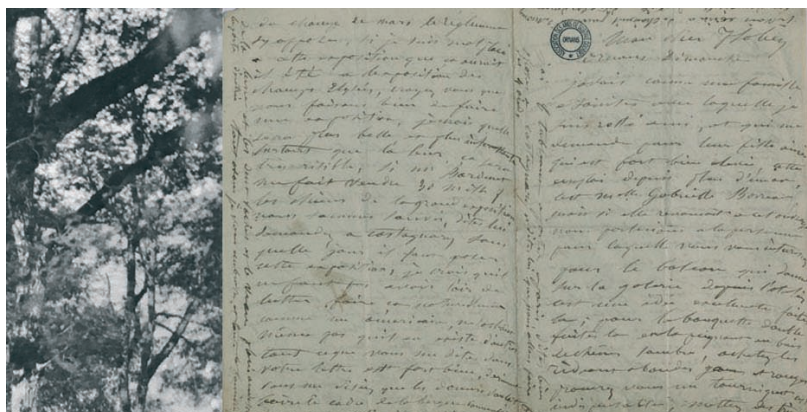
INSTITUT GUSTAVE COURBET

Sommaire

Dossier :

Gustave Courbet - Correspondance

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Carine Joly
- 09. Lettres choisies - *Courbet en privé*
- 11. Gustave Courbet : Portrait
- 13. Henri Bosco - Lettres à quelques amis
- 15. Dernières parutions
- 17. Agenda



COURBET EN PRIVÉ

Correspondance de Gustave Courbet dans les collections de l'Institut Gustave Courbet



ÉTIENNE BAUDRY

INSTITUT GUSTAVE COURBET

Édito

Gustave Courbet - Correspondance

Nathalie Jungerman

L'Institut Gustave Courbet, créé en 1939, se situe en Franche-Comté, à Ornans, face à la demeure où le maître du Réalisme est né un 10 juin 1819. Cette année, on célèbre le bicentenaire de sa naissance et les 80 ans de l'Institut Courbet. Outre une importante collection de peintures, dessins et sculptures de l'artiste, l'institut possède un fonds précieux de documents et lettres autographes. Une première édition de la *Correspondance de Courbet* a vu le jour en 1996 (chez Flammarion), grâce au travail de Petra ten-Doesschate Chu, spécialiste de l'art du XIX^{ème} siècle. Il restait des inédits, notamment un corpus de lettres adressées à l'architecte Léon Isabey, un autre ensemble au mécène Etienne Baudry ou encore une correspondance entre Juliette Courbet et le docteur Blondon. Aujourd'hui, les éditions du Sékoya et l'Institut Gustave Courbet publient, avec le soutien de la Fondation La Poste, *Courbet en privé*, un bel ouvrage de 860 pages préfacé par Petra Chu, dont la particularité est de présenter les lettres, inédites ou connues, par chapitre thématique et par correspondant, avec le fac-similé de chaque pièce, la biographie et le portrait (peinture ou photographie) du destinataire.

Le lecteur de la correspondance découvre l'écriture hâtive de Courbet, le voit évoluer, travailler sans relâche, inventer, organiser des expositions privées, orchestrer le scandale, bouleverser les conventions, tenter des procès, s'engager dans l'action politique en prenant part à la Commune, entrer en prison, partir en exil, s'affaiblir physiquement et moralement...

Conversation avec Carine Joly, historienne de l'art et conservateur-adjoint de l'Institut Courbet, qui a initié ce projet de publication et dirigé l'édition scientifique du volume, fruit d'un travail collectif (quatorze auteurs ont apporté leur contribution)...

Entretien avec Carine Joly

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez dirigé l'édition scientifique de l'ouvrage *Courbet en privé, Correspondance de Gustave Courbet dans les collections de l'Institut Gustave Courbet*, paru aux éditions du Sékoya le 25 juin. Comment s'est engagé ce travail ?

Carine Joly L'Institut Gustave Courbet est l'héritier de l'Association des Amis de Gustave Courbet (créée en 1939 par le peintre Robert Fernier) qui acquit la maison natale de l'artiste à Ornans pour y ouvrir un musée en 1971. L'Institut est doté aujourd'hui d'une importante collection de peintures, dessins, sculptures et d'un fonds précieux d'archives : des photographies, des lettres autographes, des coupures de presse. Il remplit un rôle d'ambassadeur du peintre en France et à l'étranger. Nous avons entrepris de travailler dans un premier temps sur le fonds des lettres autographes, que Petra Chu a publié en partie en 1996. Il restait une cinquantaine de lettres inédites. L'idée était d'associer les lettres retranscrites avec les fac-similés correspondants afin que le lecteur puisse voir l'écriture du peintre, son évolution, la manière dont il pose sa plume sur le papier... La graphie est très affirmée dans les années 1850, volontaire, et elle devient tremblante dans les années d'exil. En fin de vie, ce n'est d'ailleurs plus lui qui écrit mais son secrétaire, le fidèle Morel, et Courbet appose une signature contrainte. J'ai voulu partager l'émotion que j'avais eue à tenir les lettres autographes entre les mains, même si ce n'est pas du tout la même préhension dans une publication. Pour autant, les fac-similés ont un grand intérêt dans la connaissance du Courbet intime et familial.

Dans un texte introductif intitulé « La guerre aux livres », vous

montrez que l'orthographe et la syntaxe de Courbet laissent penser qu'il écrivait à la hâte...

C.J. La reproduction des lettres en image permet de se faire une idée précise de l'orthographe du peintre puisque, pour des raisons de confort de lecture, nous avons corrigé les fautes dans la retranscription, à l'exception de la première « Autobiographie » restée au plus près de l'original. Courbet écrivait en effet comme un homme pressé, dans un style oral. Il passe d'une idée à l'autre, sans ponctuation ni majuscules, laissant présumer qu'il écrivait d'un seul jet. Il y a des fautes d'orthographe récurrentes, notamment « toile » et « atelier » avec deux « l », « opinion » avec deux « p », des fautes de grammaire, une absence d'accords... Il a d'ailleurs été très critiqué à l'époque pour ses failles en orthographe et demandait parfois à d'autres d'écrire pour lui. Courbet a pourtant eu un enseignement des plus classiques et érudits, mais nous avons découvert qu'il n'est pas enregistré comme élève pendant quelques années. Il étudie au Petit Séminaire d'Ornans jusqu'à sa fermeture en 1833, puis intègre le collège royal de Besançon en 1837 avant de partir pour Paris en 1839. Entre 1833 et 1837, nous ne savons pas ce qu'il fait. L'école buissonnière peut-être ? Entre-t-il dans la petite école fondée par M.M. Oudot et Lemontey à Ornans ? Il n'y a pas de trace de cette période dans la correspondance. Ces petites classes sont un moment charnière dans l'apprentissage des bases de l'orthographe et on peut supposer que ce manque d'enseignement ait été déterminant par la suite. On sait en tout cas qu'il continue son enseignement artistique auprès de Claude-Antoine Beau, son premier professeur de dessin.



Carine Joly
© N. Jungerman

Carine Joly historienne de l'art, conservateur-adjoint de l'Institut Gustave Courbet, collaboratrice de l'Institut Courbet depuis 1996, en charge des collections, de la coordination des expositions, des éditions, notamment le bulletin annuel ainsi que des actions pédagogiques, a travaillé dans le cadre d'une maîtrise d'histoire de l'art sur les voyages du peintre Robert Fernier à Madagascar et aux Comores. (Université de Strasbourg II).

COURBET EN PRIVÉ

Correspondance de Gustave Courbet
dans les collections de l'Institut Gustave Courbet



ÉDITIONS DU SÉKOYA PHOTO: T. COURBET

Courbet en privé - Correspondance de Gustave Courbet dans les collections de l'Institut Gustave Courbet
Sous la direction de Carine Joly
Introduction de Hervé Novelli, Président de l'Institut Gustave Courbet, Ancien Ministre.
Préface de Petra ten-Doesschate Chu (traduction Sophie Raynaud Chu)
Éditions du Sékoya / Institut Gustave Courbet

Ouvrage publié avec le soutien de



Certaines lettres montrent aussi qu'il était sous l'emprise de l'alcool, notamment une lettre à Cherubino Patà (l'un des plus importants collaborateurs de Courbet)...

Je pense aussi qu'il se fichait de l'orthographe. Il a fait savoir que pour lui « l'important était le début et la fin du mot ». Comme l'écrivait Jean-Jacques Fernier, alors Conservateur du Musée Courbet, en préambule à l'exposition de 1980 à Ornans, il s'agit d'une écriture qui se lit à haute voix. Les lettres se lisent à haute voix parce qu'elles sont écrites dans un style parlé.

Pouvez-vous évoquer les différents projets d'édition de sa correspondance qui ont débuté peu après sa mort en 1877 ?

C.J. Plusieurs projets initiés par Bernard Prost (archiviste à Lons-le-Saunier) et par Juliette Courbet (sœur du peintre) se sont succédé après la mort de l'artiste mais ils n'ont pas abouti. Deux volumes ont été publiés en 1948 par Pierre Couthion sous le titre *Courbet raconté par lui-même et ses amis* qui rassemblent des extraits de documents et de lettres détenus par la Bibliothèque Nationale de France. En 1951, Pierre Borel a publié la *Correspondance de Gustave Courbet à Alfred Bruyas*. Mais c'est vraiment l'édition de Petra ten-Doesschate Chu, *Correspondance de Gustave Courbet*, qui est la première publication importante, d'abord parue en anglais aux Presses de l'Université de Chicago en 1993 (Petra Chu ne trouvait pas d'éditeurs en France et a fait traduire toutes les lettres), puis en français chez Flammarion en 1996. Les fautes de Courbet sont bien sûr corrigées dans le volume. Aussi, ce qui m'a donné l'idée de faire un livre avec les lettres autographes reproduites, c'est de savoir que Jean-Jacques Fernier, vice-président de l'Institut Courbet, conservateur du musée jusqu'à 2008, consultait les retranscriptions du volume de Petra Chu pour y intégrer les fautes d'orthographe à chaque fois qu'il avait accès à un original qui passait en salle des ventes.

Certaines lettres ont déjà été publiées, d'autres sont inédites et notamment un dossier entier de lettres de Courbet à son architecte Léon Isabey...

C.J. Cet ensemble de lettres à Isabey est l'inédit le plus important. Il se scinde en deux parties. Les lettres écrites à partir de 1862 concernent le tableau *Le Retour de la Conférence*. De Saintes, Courbet veut orchestrer et provoquer le scandale au Salon de 1863. La tonalité des lettres est assez intime. L'autre partie commence en 1867, au moment où Courbet réalise son second pavillon

personnel en marge de l'Exposition universelle. Le premier, appelé « Pavillon du Réalisme », date de 1855. C'était la première fois qu'un artiste exposait en dehors de son atelier ou des instances officielles, ce qui avait fait grand bruit à l'époque. Cependant, nous ne possédons pas de lettres à ce sujet. En 1867, Courbet fait construire cette fois un pavillon en dur, qu'il envisage pérenne, comme une galerie permanente. La correspondance est à ce titre très intéressante. Il se montre en véritable maître d'œuvre... Il sait parler architecture avec son architecte. Il a des idées précises quant à l'accrochage des tableaux, la couleur des murs... et Isabey doit se soumettre à ses volontés. Courbet est très novateur en ce sens. Dans ce corpus, une lettre est particulièrement importante où le peintre évoque le pavillon qu'Édouard Manet a fait construire au même moment, tout proche du sien. Il est vexé mais écrit qu'il ne peut lui en vouloir puisque c'est lui-même qui a donné l'exemple en 1855. Courbet considère Manet, de 13 ans son cadet, comme un rival mais il ressent également pour lui une certaine admiration. Les spécialistes de Manet s'accordent à dire que cette lettre est précieuse car pour la première fois, nous avons connaissance d'un jugement de Courbet sur Manet. Dans le prolongement de la correspondance, une exposition se tient en ce moment à Flagey, à côté d'Ornans, qui montre les liens du peintre à son architecte et présente une quinzaine de lettres. (Nos missions sont multiples. Elles relèvent de l'édition mais aussi de l'organisation d'expositions). Nous y avons reconstitué le pavillon de 1855 avec une simulation d'accrochage. Les pavillons de Courbet témoignent de sa singularité et de son avant-gardisme.

Les lettres à Isabey de 1862 qui concernent *Le Retour de la Conférence* font aussi l'objet d'une exposition, à Saintes, au musée de l'Échevinage. L'autre fonds important est celui de Melia-Sevrain qui provient des descendants d'Étienne Baudry. Baudry était mécène de Courbet en Saintonge. Courbet devait séjourner à Saintes pendant 15 jours, mais finalement il y reste près d'une année. Il tombe amoureux de cette région qui est à l'opposé des paysages qui lui sont familiers et qu'il a peints en Franche-Comté ou même en Suisse. Baudry lui met à disposition sa maison, un atelier, une charrette pour aller se promener en Saintonge, deux assistants pour préparer ses toiles... Courbet n'hésite pas à lui demander de l'argent pour les étrennes de l'une de ses sœurs ou de lui apporter des chaussettes, un vêtement... Le peintre était à la fois solaire, charismatique et directif même avec les riches notables.

Les lettres ont été le moteur des deux expositions qui sont une continuité des recherches entamées sur la correspondance et qui apportent beaucoup

d'inédits, autant d'un point de vue de la relation de l'artiste avec son architecte que celle qui le lie à l'un de ses mécènes.

C'est étonnant de voir que Courbet avait besoin de mécènes alors que ses parents étaient aussi des notables aisés...

C.J. Ses parents, qui sont des propriétaires terriens, l'ont accompagné mais lui donnaient le minimum. Quand il arrive à Paris (ses premières lettres ne sont pas publiées dans ce volume mais dans celui de Petra Chu), il leur demande toujours de l'argent, n'en a jamais assez. Ses amis, des notables également, logent au 2^{ème} étage d'un hôtel luxueux, alors que lui est au 1^{er} dans une petite chambre. Son père est certes un peu avare, mais je pense que cette éducation a forgé sa personnalité, car dès qu'il arrive à Paris, il se dit qu'il doit faire carrière, se donne cinq ans pour avoir un nom et réussir financièrement. Ainsi, il a trouvé les moyens de monter son pavillon personnel, d'obtenir de l'argent, un mécénat. Il aurait pu bénéficier de plus de confort et être un artiste académique, exposer aux Salons, recevoir quelques prix, mais il a eu une carrière tout à fait inverse en cassant les codes. Il a su s'entourer très tôt de mécènes : Bruyas à Montpellier, Baudry à Saintes. Le circuit commercial (galeries, marchands) n'existait pas encore à l'époque – il vient avec les Impressionnistes –, et on commençait tout juste à parler de « marché de l'art ». Son exposition de 1855 qui s'appelait « exhibition et vente » était avant-gardiste et a fait scandale.

Dans sa préface, l'historienne d'art Petra ten-Doesschate Chu cite le sociologue Howard Daul Becker qui évoque l'idée que l'œuvre d'art est le « fruit d'une coopération entre plusieurs personnes ». « L'art comme une action collective » est une notion dont Courbet semble très conscient...

C.J. Effectivement, on le voit bien dans la correspondance. Courbet est

en lien avec l'encadreur, le doreur, il fait préparer ses toiles par des assistants, il a le soutien de ses parents, de ses amis, des mécènes et de Michel, son fidèle serviteur qui devient gardien de son exposition personnelle de 1855 et de Morel à la fin de sa vie à La Tour-de-Peilz. Tous ces liens ont nourri sa création et l'ont aidé dans sa carrière. Ses œuvres manifestes des années 1850, *L'Atelier*, *Le Retour de la Conférence*, *Les Casseurs de pierres* sont immenses, environ 3 mètres par 6 et Courbet a besoin d'aide. Il y a aussi cette dualité chez lui, entre les œuvres qui vont marquer l'histoire de l'art sur lesquelles il travaille jour et nuit, avec acharnement, et les paysages de la vallée de la Loue qu'il fait rapidement, en deux ou trois heures.

Cherubino Patà, désigné dans le milieu de la peinture à Paris comme « le fidèle faussaire » est un des collaborateurs de Courbet, collaborateurs qui vont donc jusqu'à faire des faux...

C.J. Il est difficile d'attribuer un tableau au peintre, surtout en ce qui concerne sa production à la fin de sa vie. Le pourcentage d'intervention de ses collaborateurs est à définir à chaque fois. Il arrive aussi qu'un tableau soit un Courbet à 100% alors qu'il est signé Patà. Lorsque le maître est en exil forcé en Suisse après la Commune de Paris, ses tableaux passent sans signature et c'est un collaborateur qui signe de l'autre côté de la frontière. Ou bien l'inverse : les œuvres sont préparées par d'autres, notamment par Cherubino Patà ou Marcel Ordinaire pour ne citer qu'eux, et Courbet ne vient déposer que quelques coups de couteau, et signe.

À sa sortie de prison, et de retour à Ornans, comme il est devenu une célébrité, les commandes affluent, tout le monde veut « son Courbet ». Il est donc obligé de s'accompagner d'assistants. Ces derniers préparent ou achèvent les toiles qu'il a à peine esquissées, ou encore font délibérément des faux. Sous l'égide de



L. Durand et Cie, *Courbet converse avec lui-même*, circa 1863. Collection Bully © Éditions du Sékoya, p. 17.



Gustave Courbet
Le Désespéré
Huile sur toile (45x54 cm)
1843-1845
Musée d'Orsay



Correspondance de Courbet
Texte établi et présenté par
Petra ten-Doesschate Chu
Éditions Flammarion, 1996.

l'Institut Courbet, le Comité Courbet, composé de quatre membres permanents spécialistes de la peinture du XIX^{ème} siècle et de Gustave Courbet, examine ces œuvres. Il rend des avis sur œuvre qui font autorité sur le marché de l'art. Il se réunit en général 3 fois par an à Paris.

On peut dire également de cet ouvrage, Courbet en privé, qu'il est le fruit d'un travail collectif... Plusieurs auteurs ont participé à l'édition et écrit des biographies détaillées des différents correspondants regroupés par thème : « En famille », « Amitiés », « Formation et enseignement de l'art », « Les modèles féminins », « Artistes et littérateurs », « Mécènes, collectionneurs et marchands », « Politique et Administration »...

C.J. Nous avons choisi de publier ce corpus de lettres par thème (du plus intime, « En famille », au plus général, « Politique et administration ») puis par destinataire afin de pouvoir présenter chaque correspondant de Courbet. Nous n'avons pas leurs réponses. Les retrouver serait un travail de recherches énorme, mais d'un grand intérêt. À l'intérieur de chaque chapitre, les lettres sont classées par ordre chronologique. Les inédits sont imprimés en gras pour se distinguer du fonds publié dans l'édition de Petra Chu. L'idée était de faire participer différents spécialistes, ceux de la commission scientifique de l'Institut Courbet et des auteurs spécialisés dans un thème, comme par exemple, Thierry Savatier, qui a travaillé sur les « Modèles féminins » ou Michèle Audin, sur Courbet et le politique. Les membres de la commission scientifique de l'Institut Courbet sont Viviane Alix-Leborgne, Jean-Pierre Ferrini, Chantal Humbert, et Fabrice Masanes-Rode. Quatorze auteurs en tout ont apporté leur contribution à cet ouvrage, travaillant en étroite collaboration pendant deux années de concertation et d'échanges. Les lettres sont annotées afin que le lecteur qui ne connaît pas bien Courbet puisse l'appréhender sans avoir à faire des recherches, et pour ceux qui voudraient se documenter davan-

tage, des références ont été ajoutées.

Nous avons retrouvé, dans le cadre de l'exposition à Flagey, une descendante d'Isabey qui nous a donné des photographies. Ainsi, nous possédons (et publions dans l'ouvrage) le portrait de l'architecte dont le visage nous était inconnu jusqu'alors.

Nous restons toujours attentifs aux lettres de Courbet susceptibles de réapparaître pour compléter notre fonds. Nous avons fait un chapitre à la fin du livre avec une vingtaine d'inédits qui sont dans d'autres collections. Aujourd'hui, l'édition de Petra Chu et celle-ci forment à elles deux un ensemble exhaustif.

Courbet montre son anticléricalisme et son grand sens de l'humour avec son immense tableau *Le Retour de la Conférence*. Le scandale est garanti et c'est un bon moyen pour lui de se faire connaître... Sans parler des gravures réalisées sur le même thème...

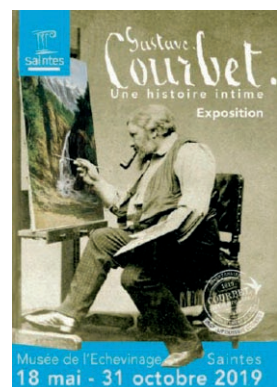
C.J. Oui, il orchestre le scandale et assume sa provocation. On peut dire qu'il a créé le « buzz » ! Il peint le tableau en cachette à Saintes (un pays considéré à l'époque comme le plus anticlérical de France), s'entretient avec Isabey à ce sujet et lui écrit en 1862 : « Ce tableau fait rire tout le pays et moi-même en particulier. C'est le tableau le plus grotesque qu'on aura jamais vu en peinture. Je n'ose pas vous le dépeindre, seulement c'est un tableau de curés ». *Le Retour de la Conférence* est refusé au Salon, puis écarté du Salon des Refusés. Il le présente finalement dans son atelier, en fait faire des photographies qu'il dédicace et envoie à tout le monde, demande la contribution de Champfleury (notamment critique d'art) et d'autres qui rédigent des papiers. Il crée véritablement la polémique. C'est très moderne ! Courbet réalise des esquisses à l'huile sur panneau de bois (dans



« Courbet / Isabey, le peintre et son architecte »
La Ferme familiale de Flagey
Du 7 juin au 3 novembre 2019



Daniel Challe & Jean-Pierre Ferrini
Je fais comme la lumière avec Gustave Courbet
19 photographies.
Éditions du Sékoya / Institut Courbet



« Gustave Courbet, une histoire intime »
Musée de l'Échevinage (Saintes)
Du 18 mai au 31 octobre 2019.

les collections de l'Institut Courbet) et fait éditer des gravures qui racontent l'avant et l'après de la conférence qu'il publie dans un petit ouvrage avec les différentes séquences : les préparatifs, le moment où l'on boit beaucoup, l'ivresse puis les vomissements, la séquence où l'on passe par la fenêtre et celle où l'on se bat... C'est très croustillant ! Cette dimension anticléricale lui a bien sûr été reprochée. Lorsqu'il meurt à la Tour-de-Peilz le 31 décembre 1877, il est enterré en Suisse, mais quand en 1919, l'une des deux exécutrices testamentaires de Juliette Courbet souhaite que le peintre revienne dans son pays cent ans après sa naissance (1819-1919), personne ne veut de lui à Ornans. Ni le curé, ni le maire. Il est resté l'anticléric et celui qui a déboulonné la Colonne Vendôme... Finalement, sa dépouille est quand même transférée le 29 juin 1919 dans le cimetière communal d'Ornans où a lieu le second enterrement du peintre.

L'Association des Amis de Courbet créée juste avant-guerre a pu, au fil des ans, acheter des lettres — elles sont aujourd'hui très chères — et constituer un fonds important. Ce n'est que depuis 1995, l'année où le musée d'Orsay acquiert et expose *L'Origine du monde*, que la cote de l'artiste a considérablement augmenté. En 1991, lors de l'exposition « André Masson, les yeux les plus secrets » au musée Courbet, le tableau en question avait été présenté, mais avec un cache, une composition de Masson expressément réalisée pour le recouvrir. *L'Origine du monde* avait été prêté par Sylvia Bataille (qui avait épousé en secondes noces Jacques Lacan et dont la sœur était la compagne d'André Masson), sous réserve qu'on ne mentionne pas le nom du propriétaire. Dans le catalogue, il était inscrit : « collection japonaise ».

Les lettres témoignent des initiatives de Courbet quant à la promotion de son œuvre et au développement d'un système de marché plus moderne...

C.J. Autant Courbet était rebelle par rapport aux institutions, autant il était dans la séduction avec les marchands, les collectionneurs privés. Il lui arrivait de leur demander s'ils voulaient qu'il rajoute un personnage à tel ou tel endroit... Il faisait son possible pour vendre ses tableaux. Il voulait également casser le système d'admission aux Salons officiels afin de donner aux artistes la possibilité d'organiser eux-mêmes leurs Salons et d'être jugés par des confrères.

Courbet initie donc un mode de présentation moderne de ses œuvres, mais en quoi, d'un point de vue pictural, sont-elles novatrices ?

C.J. Chez Courbet, le cadrage qui rappelle celui de la photographie est novateur. Par exemple, il est très serré dans *Le Chêne de Flagey*, tableau de 1864 qui mesure 89 par 111 centimètres. L'arbre remplit tout l'espace de la toile et une partie de ses branches et feuilles sont hors-cadre. Dans *L'Enterrement à Ornans* (3,15 mètres de haut sur 6,68 mètres de large), le trou prêt à recevoir le cercueil est au tout premier plan, c'est très étonnant. Dans sa peinture, les chairs des personnages semblent vivantes, leur rendu n'est pas de marbre. On les a même dites sales et Théophile Gautier a nommé le peintre : « Courbet, le Watteau du laid ». En ce qui concerne la technique picturale, il utilise le couteau à palette pour les roches, les falaises, les rivières, et le pinceau pour le pelage d'un animal, par exemple. Il joue du contraste entre les deux. Entre le côté maçonné des roches et des parties plus léchées. On a pu dire qu'il y avait beaucoup de matière chez Courbet mais ce n'est pas tout à fait exact. Dans *L'Origine du monde*, on voit apparaître la toile sous-jacente. Les aplats sont plus légers qu'ils n'y paraissent et laissent parfois advenir des transparences qui dévoilent le grain de la toile. Courbet peint les paysages rapidement, comme un face à face, un corps à corps avec la toile, très en mouvement... « peignant à la brosse, au couteau, au chiffon voire au pouce » comme l'indique Pierre Courthion.

Nombreux sont ses tableaux que le jury des Salons officiels ou de l'Exposition universelle refuse...

C.J. Courbet bouleverse les conventions, scandalise les Romantiques en prônant le réalisme et en défendant l'art social. Pour lui, il n'y a pas de sujet plus noble qu'un autre.

Les refus sont surtout liés aux formats destinés à des sujets nobles, à la peinture d'histoire, religieuse ou mythologique que Courbet utilise pour l'ordinaire, les « sujets vulgaires ». Dans *L'Enterrement à Ornans*, les personnages sont des villageois, tous reconnaissables, et le lieu est une petite localité. C'est principalement ce qui a choqué. Les paysages de Courbet ne sont pas des paysages historiques comme par exemple une campagne romaine. En valorisant dans ses immenses toiles son pays, la Franche-Comté — Ornans, Salins, Pontarlier —, il élève à l'universalité un petit bout de France qui n'est pas idéalisé ni identifié par tous.

Quant au tableau intitulé *Le Désespéré*, œuvre magnifique dont le cadrage est surprenant...

C.J. *Le Désespéré* est une œuvre de jeunesse réalisée entre 1843 et 1845. Au niveau du sujet, du format, du cadrage (en gros plan), tout Courbet est là. Sans parler de l'expression, du rendu de la

chair, des contrastes... Ce tableau et *L'Origine du monde* symbolisent sa personnalité. Si l'on doit retenir deux œuvres, ce sont celles-ci.

Courbet est un témoin de l'histoire... Il s'engage dans l'action politique directe en 1871, est élu Président de la Fédération des artistes de Paris avec des fonctions visant d'importantes réformes structurelles...

C.J. C'est une période où il abandonne la peinture et s'engage dans la Commune. Dans ses fonctions, Courbet pense permettre aux artistes d'accéder à l'indépendance. Les réformes concernent le règlement du Salon, l'administration des musées, l'enseignement des Beaux-Arts, l'attribution des commandes publiques, le règlement des concours... Il est garant de la protection des arts et des monuments nationaux pendant la Commune. Puis, il sera condamné à six mois de prison pour avoir détruit la Colonne Vendôme. De retour à Ornans, pendant une année, il revient à la peinture, peint énormément et crée l'atelier de collaboration.

Condamné à payer les frais de reconstruction de la Colonne Vendôme, il s'installe en Suisse, à La Tour-de-Peilz, sans plus jamais pouvoir revenir en France. L'exil est définitif et je ne suis pas sûre qu'il en ait eu conscience. Malgré la beauté du lieu où il trouve refuge, au bord du Lac Léman, et bien qu'il soit assisté par Morel, entouré d'amis, d'exilés, de communards, il est très malheureux de ne pouvoir revenir en Franche-Comté qui était sa principale source d'inspiration. Dans les grandes toiles manifestes, le second plan est toujours son pays. Courbet a très mal vécu l'exil. Il était malade et buvait beaucoup. Ses dernières lettres sont tristes et il n'écrit même plus lui-même. Physiquement et moralement, il est diminué. Il est pourtant encore jeune, mais son obésité l'empêche de se déplacer. La fin de vie est vraiment triste. Il meurt sans revenir en France. Il a été le bouc émissaire du régime impérial.

La première lettre de ce recueil, datée de 1876, est adressée à Juliette, sœur de l'artiste, dans laquelle Courbet annonce le vol de son autre sœur, Zoé... Il y a beaucoup d'histoires de vols et de procès dans ces lettres...

C.J. En effet, et les vols concernent des œuvres importantes. Dans son atelier à Ornans, les tableaux de Courbet sont pillés pendant la guerre. Quand il est en prison, ils sont entreposés passage du

Saumon chez sa logeuse qui se les approprie et les vend. Baudry et Castagnery les retrouveront par la suite et les rachèteront. Pendant son incarcération, sa sœur Zoé et son mari Eugène Reverdy (un petit peintre qui a fait ensuite des affaires dans le commerce de l'art) sont actifs pour lui trouver des soutiens, mais lorsqu'ils s'installent à Ornans en 1873, ils suscitent la suspicion du peintre qui les accusera d'avoir volé des tableaux et leur intentera un procès. Il y a aussi une affaire de faux testaments qui oppose définitivement Juliette et Zoé à la mort de Courbet. On constate

dans la correspondance que les procès sont chose courante et concernent tous les sujets. « Je suis en procès pour tâcher de rattraper mon tableau du *Cerf à l'eau* engagé chez M. Hesse, banquier » écrit Courbet en 1865, ou encore, il intente un procès en 1872 à Isabey parce qu'il ne dégage pas assez vite les gravats du pavillon de 1867...

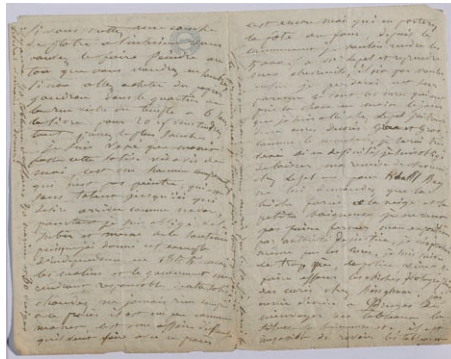
Quant à Juliette, elle va finalement être l'unique héritière de son frère et lèguera ensuite son héritage à deux de ses amies, exécutrices

testamentaires. Le docteur Charles Blondon qui connaissait Courbet de son vivant a accompagné Juliette dans la succession de l'artiste, c'est pourquoi, nous avons publié leur échange de lettres en fin de volume. Cette correspondance provient du fonds Baillet du nom du neveu du Docteur Blondon. Ce dernier finira d'ailleurs par être en procès avec Juliette, elle aussi très procédurière. Dépositaire de la mémoire de Courbet, elle n'a pas ménagé sa peine pour entreprendre la réhabilitation de l'œuvre artistique de son frère.

Comment en êtes-vous venue à vous intéresser plus particulièrement à Courbet ?

C.J. Je suis originaire de Besançon et j'ai rencontré Jean-Jacques Fernier à Ornans dans le cadre de ma maîtrise en histoire de l'art sur son père, le peintre Robert Fernier (1895-1977) qui était le fondateur du musée à Ornans et auteur du catalogue raisonné sur Gustave Courbet.

J'ai donc découvert l'œuvre de Courbet à travers celle de Robert Fernier et depuis vingt-trois ans, je suis toujours aussi passionnée, d'autant plus que beaucoup d'archives conservées à l'Institut Courbet qui révèlent l'intimité du maître-peintre d'Ornans restent encore inédites, la correspondance *Courbet en privé* n'est qu'une première étape avant d'autres publications à venir et de beaux sujets d'exposition à réfléchir.



Gustave Courbet, Lettre à Léon Isabey qui fait mention de Manet et de son pavillon personnel de 1867, voisin de celui de Courbet. *Courbet en privé*, page 351.

Lettres choisies

Courbet en privé
© Éditions du Sékoya
Institut Gustave Courbet

1867

En famille - À son père

Mon cher Père

Je viens de recevoir ta lettre et j'y réponds à l'instant.

J'ai trouvé deux chambres dans ma rue avec des lits : les voyageuses peuvent arriver. Il y en a une pour les dames Boulet (1) si elles veulent.

Je vais aller trouver Paul pour l'avertir. Pour Zoé (2), elle est fort bien placée par hasard, car ses dévotus ne réussissent pas toujours bien. Elle peut dire aux innocents, etc. Elle est chez Madame Castelli, une dame riche italienne en effet qui l'a prise en amitié. Je suis encore content de la voir là car [...].

Quant à mon exposition, je suis fort mal placé, j'ai suivi maladroitement l'exemple du gouvernement et je me suis enfoncé au point de vue de l'argent. Au point de vue de l'idée par exemple c'est complètement réussi, je ne pouvais pas faire mieux. Si j'avais été placé sur les boulevards, j'aurais gagné 100 000 francs, c'est l'avis de chacun, tandis que là je ne ferai que couvrir mes frais tout au plus. C'est égal, j'ai fait un grand pas, j'ai conquis une importance et une indépendance énorme. Si je fais seulement mes frais, tous les bavards sont tués, car je veux agir en dehors du gouvernement et je serai le seul en France.

C'est ce qu'ils sentent bien, et c'est ce qui les fait tant rager dans les journaux. J'ai jusqu'à 100 personnes par jour, c'est à 50 centimes d'entrée. Si c'était à refaire, je dépenserais moins car on ne croit plus à l'exposition. Dans ce temps-là tout était hors de prix, les terrains, les ouvriers, les matériaux, etc. Par exemple pour me placer sur les boulevards, il faut tout dire, il m'aurait fallu 25 ou 30 mille (3).

Enfin, dis-leur d'arriver quand elles voudront (4).

Je t'embrasse.

G. Courbet

1849

Amitiés - Francis et Marie Wey

(Ornans, 12 décembre 1849)

Chers amis,

Ah ! ah ! voici enfin du poisson. C'est un des rois de la Loue. Hélas ! les rois s'en vont. Louis-Philippe est parti sans baguettes ni tambour ; à mon avis, celui-ci méritait un meilleur sort. On vous le ménageait, cher ami. J'en avais parlé avec Jean-Jean de la Mal-Côte, pêcheur de profession.

Le susdit monarque se trouvait dans un gouffre qui longe les peupliers de M. Ordinaire (site que vous avez du reste dans un de mes petits paysages). Quand il apparaîtra, me dit Jean-Jean, il est à vous. C'est la nuit passée, nuit fatale - Dieu que la nuit était noire ! - qu'il sortit de ses domaines.

J'étais allé dans l'après-midi voir M. Ordinaire et faire connaissance avec lui. On m'avait retenu à dîner (à moins que de mentir, je n'avais aucune raison de refuser) et pendant que chez ces gens bons et naturels (où nous avons beaucoup parlé de vous) je m'abandonnais au charme de leur connaissance. J'entendis sonner onze heures. Je me séparais d'eux, en leur faisant mes compliments ; quand, au sortir de la maison, nous nous trouvons dans une obscurité si complète, qu'ils insistèrent à trois pour me faire coucher chez eux. Je triomphai pourtant en leur représentant qu'ils me privaient peut-être de belles émotions (moi, j'aime tant la nuit).

M. Ordinaire m'accompagnera à deux pas, puis nous nous

cherchâmes dans l'ombre pour nous donner la main. Dieu ! que la nuit était noire ! Hé ! Hé ! qui va là ? ? - Prenez à gauche ; répond une voix. Puis me voilà battant des flancs dans les haies du chemin, et tantôt dans les champs labourés, lorsque j'arrivai à une planche qui passait un ruisseau, et que je passai à genoux. Dieu que la nuit était noire ! il me semblait nager dans un pot d'encre, puis on entendait au loin dans les flancs des vallées le cri des hiboux, se réjouissant dans les crevasses de nos vieilles roches ; Combien ces sinistres philosophes ont dû rire de mon embarras. Pendant ce temps, Jean-Jean de la Mal-Côte, d'un coup d'épervier prenait son poisson.

Je suis d'une adresse qui commence à m'effrayer, vous ne vous douteriez jamais que tout cette *exhorté* par insinuation devait aboutir, à vous dire d'aller chez Charles Blanc (1) chercher ma médaille et me l'envoyer si cela vous faisait plaisir. Exprimez-lui bien mes regrets de n'avoir pu y aller moi-même. Assurez-le aussi de ma considération et farcissez-lui l'esprit de l'idée que j'irai cette année à l'exposition armé de pied en cap. Dans ce moment-ci je compose mon tableau sur la toile. J'ai non seulement obtenu du curé des habits d'enterrement, mais je l'ai encore décidé à poser, ainsi que son vicaire. J'ai eu avec lui, des conversations morales et philosophiques vraiment désopilantes.

J'ai dû me reposer quelques jours après le tableau que je viens de faire, ma tête n'en voulait plus.

Vous recevrez ce que je vous envoie franc de port, je l'ai mis ce soir à la diligence qui passe à Ornans, cela partira demain jeudi à 6 h du matin de Besançon par les Laffite.

Tous ces temps-ci les eaux étaient trop grandes et il faisait trop froid, les écrevisses étaient imprenables.

Je vous envoie ci-joint ma lettre d'invitation.

Madame Marie est-elle toujours souffrante ? Que je voudrais le savoir !

Je vous embrasse, bien des choses à tous les amis et la tante.

Gustave Courbet

P.S. C'est une belle saison que l'hiver. L'hiver, les domestiques boivent aussi frais que les maîtres.

1863

Artistes et littérateurs - À Léon Isabey

Main étrangère : Saintes avril 1869 (?)

Mon cher ami,

Je vous envoie un ami très aimable M. Borreau (1), chez qui je suis logé à Saintes. C'est avec son secours que j'ai pu faire les tableaux que j'ai faits dans ce pays et surtout les curés. Veuillez être bon pour lui, comme vous l'avez été pour moi.

Je suis ravi de la lettre que vous m'avez écrite l'autre jour, mon but est atteint si le tableau des Curés a suscité l'embarras que vous m'avez indiqué. Voici le moment de se remuer. Voyez Champfleury, Malassis, Chenevière, Castagnary, etc., etc.... Soutenez la révolution. S'il est refusé, faites-le retirer de suite et remettez-le dans mon atelier. Un barnum quelconque peut me faire gagner 50 000, soit en France, en Angleterre, en Belgique et en Allemagne, en Italie. Tout va bien.

Depuis que j'ai envoyé les tableaux à l'exposition, j'ai fait 4 tableaux de fleurs, M. Borreau en porte deux avec lui. Faites-les (illisibles) à Luquet en lui faisant voir seulement.

Quant à Martinet, il faut retirer les tableaux qu'il n'expose pas, ainsi qu'une tête de jeune fille et le portrait de Berlioz qu'il avait déjà depuis longtemps.

Parlez de cela à Nicolle.

Faites voir à M. Borreau mon atelier s'il le désire.

Écrivez-moi de suite à propos des curés. Écrivez-moi la conférence de l'Empereur, mais j'espère que lui qui est socialiste a reçu le tableau en pleine figure. Vous voyez que je vise juste. Je vous écrirai à loisir l'esprit de ce tableau.

Tant que je ne suis pas absolument nécessaire à Paris, je continuerai à travailler ici. Je bats monnaie avec des fleurs (2), je suis en bon train. Songez à Richebourg ou autre. Il y a aussi une spéculation à faire avec la photographie. On la vendra à la porte de l'exposition, si le tableau est reçu ou non. Faites-moi faire des bordures pour les deux tableaux de fleurs que j'envoie et je vais vous envoyer les mesures de ceux que je finis immédiatement. Il faudra en expédier un chez Cadart.

Faites fort train. Si le tableau des curés n'est pas reçu, il faut

mettre le tableau des magnolias à la place, ils le prendront. Tout à vous, écrivez-moi, je vous embrasse de cœur, vous et votre femme.
Gustave Courbet

1867

Artistes et littérateurs - À Léon Isabey

Jeudi 21 mars
Mon cher Isabey,
Vous me tenez dans une anxiété cruelle qui m'empêche de travailler. Je travaille à un grand tableau, le cerf mourant, qui ne me laisse ni jour ni nuit. Il y a 24 chiens, piqueur, homme à cheval, le tout à la neige. (1) Ce sera un tableau surprenant je crois, mais il faut que je puisse l'exposer. N'ayant pas exposé au Gouvernement, il serait drôle que je n'expose pas dans une occasion comme celle qui se présente cette année. Tout cela dépend de vous, car c'est vous qui êtes mon directeur des Beaux-arts.

Je vous ai écrit poste pour poste à la lettre que vous m'avez écrite en vous donnant l'assertion que vous pouviez agir. Vous ne m'avez rien répondu, ça me tue la tête ! je fais faire des cadres dorés et j'espère ouvrir, si vous êtes en mesure, en même temps que l'exposition des Champs-Élysées. (2) Écrivez-moi un mot.

Tout à vous.

G. Courbet.

Tachez de louer pour deux ans, s'ils ne veulent pas vendre le terrain.

1861

Formation et enseignement de l'art - Aux jeunes artistes de Paris

Lettre de M. Courbet

Un assez grand nombre d'artistes peintres ont ouvert un atelier commun, qu'ils ont désiré placer sous la direction de M. Courbet. Nous sommes heureux d'être les premiers à pouvoir donner la réponse qui leur a été adressée par le célèbre réaliste. J. Laurent Lepp(?)

Paris, le 25 décembre 1861

Messieurs et chers confrères,
Vous avez voulu ouvrir un atelier de peinture, où vous puissiez librement continuer votre éducation d'artistes, et vous avez bien voulu m'offrir de le placer sous ma direction.

Avant toute réponse, il faut que je m'explique avec vous sur ce mot direction. Je ne puis m'exposer à ce qu'il soit question entre nous de professeur et d'élèves. Je dois vous rappeler ce que j'ai eu récemment l'occasion de dire au congrès d'Anvers. Je n'ai pas et je ne puis pas avoir d'élèves.

Je dois vous rappeler ce que j'ai eu récemment l'occasion de dire au congrès d'Anvers. Je n'ai pas, je ne puis pas avoir d'élèves.

Moi, qui crois que tout artiste doit être son propre maître, je ne puis songer à me constituer professeur.

Je ne puis pas enseigner mon art, ni l'art d'une école quelconque, puisque je nie l'enseignement de l'art, ou que je prétends, en d'autres termes, que l'art est tout individuel et n'est, pour chaque artiste, que le talent résultant de sa propre inspiration et de ses propres études sur la tradition.

J'ajoute que l'art, ou le talent, selon moi, ne saurait être, pour un artiste, que le moyen d'appliquer ses facultés personnelles aux idées et aux choses de l'époque dans laquelle il vit.

Spécialement, l'art en peinture ne saurait consister que dans la représentation des objets visibles et tangibles pour l'artiste. Aucune époque ne saurait être reproduite que par ses propres artistes, je veux dire que par les artistes qui ont vécu en elle. Je tiens les artistes d'un siècle pour radicalement incompétents à reproduire les choses d'un siècle précédent ou futur, autrement à peindre le passé ou l'avenir.

C'est en ce sens que je nie l'art historique appliqué au passé. L'art historique est par essence contemporain. Chaque époque doit avoir ses artistes qui l'expriment et la reproduisent pour l'avenir. Une époque qui n'a pas su s'exprimer par ses propres artistes, n'a pas droit à être exprimée par des artistes ulté-

rieurs. Ce serait la falsification de l'histoire.

L'histoire d'une époque finit avec cette époque même et avec ceux de ses représentants qui l'ont exprimée.

Il n'est pas donné aux temps nouveaux d'ajouter quelque chose à l'expression des temps anciens, d'agrandir ou d'embellir le passé. Ce qui a été a été. L'esprit humain a le devoir de travailler toujours à nouveau, toujours dans le présent, en partant des résultats acquis. Il ne faut jamais rien recommencer, mais marcher toujours de synthèse en synthèse, de conclusion en conclusion.

Les vrais artistes sont ceux qui prennent l'époque juste au point où elle a été amenée par les temps antérieurs. Rétrograder, c'est ne rien faire, c'est agir en pure perte, c'est n'avoir ni compris, ni mis à profit l'enseignement du passé. Ainsi s'explique que les écoles archaïques de toutes sortes se réduisent toujours aux plus inutiles compilations.

Je tiens aussi que le peintre est un art essentiellement concret et ne peut consister que dans la représentation des choses réelles et existantes. C'est une langue toute physique, qui se compose, pour mots, de tous les objets visibles. Un objet abstrait, non visible, non existant, n'est pas du domaine de la peinture.

L'imagination dans l'art consiste à savoir trouver l'expression la plus complète d'une chose existante mais jamais à supposer ou à créer cette chose même.

Le beau est dans la nature, et se rencontre dans la réalité sous les formes les plus diverses. Dès qu'on l'y trouve, il appartient à l'Art, ou plutôt à l'artiste qui sait l'y voir. Dès que le beau est réel et visible, il a en lui-même son expression artistique. Mais l'artiste n'a pas le droit d'amplifier cette expression.

Il ne peut y toucher qu'en risquant de la dénaturer et par suite de l'affaiblir. Le beau donné par la nature est supérieur à toutes les conventions de l'artiste.

Le beau, comme la vérité, est une chose relative au temps où l'on vit et à l'individu apte à le concevoir.

L'expression du beau est en raison directe de la puissance de perception acquise par l'artiste.

Voilà le fond de mes idées en art. Avec de pareilles idées, concevoir le projet d'ouvrir une école pour y enseigner des principes de convention, ce serait rentrer dans les données incomplètes et banales qui ont jusqu'ici dirigé partout l'art moderne.

Il ne peut pas y avoir d'écoles, il n'y a que des peintres. Les écoles ne servent qu'à rechercher les procédés analytiques de l'art. Aucune école ne saurait conduire isolément à la synthèse. La peinture ne peut, sans tomber dans l'abstraction, laisser dominer un côté partiel de l'art, soit le dessin, soit la couleur, soit la composition, soit tout autre des moyens si multiples dont l'ensemble seul construit cet art.

Je ne puis donc avoir la prétention d'ouvrir une école, de former des élèves, d'enseigner telle ou telle tradition partielle de l'art. Je ne puis qu'expliquer à des artistes, qui seraient mes collaborateurs et non mes élèves, la méthode par laquelle, selon moi, on devient peintre, par laquelle j'ai taché moi-même de le devenir dès mon début, en laissant à chacun l'entière direction de son individualité, la pleine liberté de son expression propre dans l'application de cette méthode.

Pour ce but, la formation d'un atelier commun, rappelant les collaborations si fécondes des ateliers de la Renaissance, peut certainement être utile et contribuer à ouvrir la phase de la peinture moderne, et je me prêterai avec empressement à tout ce que vous désirez de moi pour l'atteindre.

Tout à vous de cœur.

Gustave Courbet

Manifeste publié dans Le Courrier du dimanche, 29 décembre 1861 p. 4.

Cette lettre est un des exposés les plus complets des théories de Courbet sur l'art et son enseignement. Il est généralement admis que c'est Jules Castagnary qui rédigea la lettre, signée par Gustave Courbet.

.....

Pour les notes, se référer à l'ouvrage.

Gustave Courbet

Portrait

Par Corinne Amar

Gustave Courbet - Portrait

Gustave Courbet (1819-1877) eut un grand amour, la peinture, laquelle devint une obsession dont même les femmes ne parviendront à le distraire. Né à Ornans, petite ville située au cœur de la Franche-Comté, dans une famille unie de notables campagnards, seul garçon aîné d'une fratrie de quatre enfants, maître peintre – comme d'autres étaient maîtres charpentiers – fougueux, ne cherchant pas à plaire, ne s'adonnant jamais à la facilité, anticonformiste, vrai réfractaire à la morale, il déclenchera tout une révolution érotique et plastique, bousculant un siècle et un ordre esthétique et moral puritains. On lui devra d'avoir substitué les Vénus et le corps de la femme idéalisé par des représentations de femmes nues, à la chair vivante. On lui devra d'avoir accouché d'œuvres mémorables, de *L'Autoportrait au chien noir* à *Un enterrement à Ornans*, de *L'Atelier du peintre* aux *Demoiselles des bords de Seine* ou encore, à l'une des plus troublantes, des plus énigmatiques, *L'Origine du monde* (1866), exposée au Musée d'Orsay depuis 1995.

Dès l'âge de quatorze ans, Courbet est sensibilisé à la peinture par un professeur d'Ornans. Installé à Besançon à partir de 1837, il y poursuit sa formation. Se cherchant picturalement, c'est au cours de cette période qu'il compose ces tableaux où il se met en scène non sans emphase ; *Le Désespéré*, en 1841, *L'Autoportrait au chien noir* un an plus tard ; *L'Homme blessé*, peint entre 1844 et 1854, *L'Homme à la ceinture de cuir*, en 1845 ; *Portrait de l'artiste*, en 1846... Il a vingt-sept ans et il a de l'allure.

« Il était mince, grand, portant de longs cheveux noirs et aussi une barbe noire et soyeuse. [...] Ses longs yeux langoureux, son nez droit, son front bas et d'un relief superbe, ses lèvres saillantes – moqueuses aux commissures, comme les yeux aux angles lui donnaient la plus étroite ressemblance avec ces profils de rois assyriens qui terminent des corps de bœufs. Son accent traînard et mélodieux ajoutait un charme paysannesque à sa parole ou très caressante ou très fine. » C'est le portrait de Courbet que dresse le critique d'art, Philippe Burty et qu'on reconnaît sans mal dans

les autoportraits. Dans *Autoportrait au chien noir* ou *Portrait de l'artiste, dit Courbet au chien noir*, peint en 1842, un jeune homme élégant appuyé contre un gros rocher, tenant une pipe et portant un chapeau est assis par terre, un chien noir à ses côtés. Tous les deux regardent le spectateur. En fond parmi les herbes, un livre et une canne ; au loin, un paysage sous un ciel bleu et nuageux. Dans *Autoportrait ou l'homme à la pipe*, peint quatre ans plus tard, en 1846, c'est un visage de très près qui nous regarde, en blouse bleue d'ouvrier, barbe et cheveux noirs en broussaille, personnage mi-bohème, mi-prolétaire, tel qu'à l'âge de vingt-sept ans, il se revendique. Fidèle à ce qui structure son être, sa personnalité, Courbet témoignera toute sa vie de l'affection qu'il porte aux siens, laissant d'eux des portraits parfois au milieu des personnages de ses grandes compositions, tout comme il gardera le regard fixé à son pays natal qui lui sert de décor pour ses tableaux. Il professera qu'il n'a jamais eu de maître, et qu'en tant qu'autodidacte (il lui sera égal de savoir ses lettres emplies de fautes d'orthographe), il ne pouvait être le maître de personne. Seuls le travail sans relâche à l'écoute de la nature et la fréquentation des musées et des grands peintres du passé pouvaient lui apporter le savoir nécessaire.

Au Salon de 1849, il présente onze œuvres, dont sept sont admises : quatre paysages, un portrait, un dessin, et *L'Après-dînée à Ornans*. Le peintre y montre son père et ses trois plus proches amis d'Ornans – le premier, Cuenot chez qui se passe la scène, Marlet que l'on voit de dos et Promayet au violon. Premier essai réussi pour Courbet d'une composition autre que lui-même avec plusieurs personnages, une nature morte, le pelage doux d'un chien, un climat paisible, l'empreinte de l'influence hollandaise.

Urbain Cuenot est l'ami cher, l'un des plus présents dans sa correspondance, l'ami d'enfance de Courbet, celui avec qui il étudia au Collège royal de Besançon. Fils d'un avocat, il fait partie d'une famille de notables de la ville, s'avoue volontiers rentier. Il sert souvent de modèle à Courbet pour certains de ses tableaux. Il apparaît dans *L'Atelier du peintre*, dans *Un enterrement à Ornans*, et c'est chez lui encore que Courbet installe le décor de *L'Après-dînée à Ornans*. « C'était au mois de novembre, nous étions chez notre ami Cuenot, Marlet revenait de la chasse et nous avons engagé Promayet à jouer du violon devant mon père », confie Courbet dans sa correspondance qui vient d'être éditée sous le titre *Courbet en privé*, à l'occasion du 200^{ème} anniversaire du peintre et regroupe, par correspondant, en dix chapitres,

toutes les lettres du peintre que possède l'Institut Gustave Courbet. Lettres à sa famille, ses amis, ses modèles, missives aux marchands, aux collectionneurs, aux mécènes, dont certaines sont inédites. Deux lettres de Courbet à Cuenot y sont répertoriées, dont celle où il lui fait part de son allégresse lors d'un séjour qu'il passe en Normandie, à Trouville, et du succès coquet qu'il y rencontre. « *Trouville, 16 septembre 1865, Mon cher Urbain, Je suis ici à Trouville dans une position ravissante. Le Casino m'a offert un appartement superbe sur la mer, et là je fais les portraits des plus jolies femmes de Trouville, j'ai déjà fait le portrait de Mlle la Comtesse Karoly de Hongrie, ce portrait a un succès sans pareil. Il est venu près de 400 dames pour le voir (...)* ». Trouville est devenue une station balnéaire que tout le monde élégant de Paris fréquente, à cinq heures en liaison ferroviaire de Paris. Courbet y retrouve des artistes comme Eugène Boudin, Whistler, il se fait mondain, et le jeune peintre impressionniste, Bazille, mort trop tôt (1841-1870) confirmera sa renommée florissante : « J'ai vu Courbet hier ; il nage dans l'or. Cette année, il expose de fort belles choses il est vrai. (...) Ses tiroirs sont bourrés de billets de banque, il ne sait plus qu'en faire, tous les amateurs courent chez lui. » Courbet aime la côte normande, il la savoure lors de séjours fréquents. De Deauville-Trouville à Étretat, loin du vert de son pays, il y retrouve son enchantement devant « la mer sans horizon » et s'attache à traduire dans plusieurs tableaux de mer, dans ses plus fines nuances l'effusion de la couleur dans l'espace. L'autre réalité que le peintre assimile à cette nature est la femme. Ses biographes diront qu'avec Ingres, il en a été le plus grand peintre au XIXe siècle, la chérissant nue et voluptueuse, sans pour autant lui dénier les pouvoirs de la pensée, et malgré tout, la peignant passive et noyée dans le plaisir ou la contemplation. En 1865, homme aimant les femmes, réfractaire au mariage, multipliant les aventures – principe de communication et levain social – Gustave Courbet est un jouisseur, a quarante-six ans et il lui reste douze années à vivre.

.....

Sites Internet

Institut Gustave Courbet
<http://www.institut-courbet.com/fr/>

Musée Courbet à Ornans
<https://musee-courbet.doubs.fr/>

Éditions du Sékoya
<http://editionsekoya.com/>

2019, bicentenaire de la naissance de Gustave Courbet

L'Institut Gustave Courbet a conçu et co-organisé trois expositions.

« Gustave Courbet, une histoire intime » Musée de l'Échevinage (Saintes)

Du 18 mai au 31 octobre 2019.

Dans le cadre d'un partenariat avec la ville de Saintes, l'Institut Courbet présente une partie importante de son patrimoine (20 peintures de Gustave Courbet, 3 dessins et près de 80 oeuvres d'art graphique, gravures d'interprétation, caricatures et photographies) au Musée de l'Échevinage.

Gustave Courbet séjourna en Saintonge pendant une année alors que l'artiste n'avait prévu que d'y résider deux semaines ; terre accueillante – il vit en particulier chez son mécène Etienne Baudry au Château de Rochemont, tombe amoureux d'une jeune saintaise, Laure Borreau ; terre d'inspiration, il y peint près de 80 oeuvres et la toile manifeste *Le Retour de la conférence*, toile anticléricale, représentant des curés totalement ivres.

C'est une période enchantée dans la vie de l'artiste. Une belle occasion pour l'Institut Courbet de le montrer intime et familier à partir de ses collections et en donner un éclairage nouveau sur les relations de Gustave Courbet avec ses amis de Saintonge : son mécène Etienne Baudry, son ami journaliste Castagnary et sa maîtresse Laure Borreau.

En partenariat avec le Pôle Courbet, à la Ferme familiale de Flagey, l'IGC présentera deux expositions :

« Courbet / Isabey, le peintre et son architecte » Du 7 juin au 3 novembre 2019

Léon Isabey, l'architecte, reste méconnu. Il fut pourtant l'architecte de Gustave Courbet, celui qui a réalisé les plans de l'emblématique Pavillon du Réalisme de 1855 et du second Pavillon personnel de 1867, tous deux situés en marge des Expositions Universelles. Léon Isabey a aussi conçu le dessin du socle de la sculpture du « Pêcheur de chavots » et un projet pour Courbet d'un atelier à Ornans. Cette exposition dossier repose en partie sur un ensemble de lettres inédites de Gustave Courbet à son architecte, détenues dans les collections de l'IGC, qui évoquent en particulier la construction du second Pavillon personnel de l'artiste, au Rond-Point de l'Alma à Paris. Elle donnera à découvrir une facette jusque-là inconnue du peintre Gustave Courbet, se posant en véritable maître d'oeuvre et faisant montre d'exigences architecturales précises.

« Je fais comme la lumière » 19 photographies, Jean-Pierre Ferrini & Daniel Challe Du 30 novembre 2019 au 1^{er} février 2020.

Rencontre de l'écrivain Jean-Pierre Ferrini et du photographe Daniel Challe. Un cheminement dans les pas de Gustave Courbet, dans la vallée de la Loue, au contact des paysages si chers à l'artiste, et une évocation de certaines de ses oeuvres tellement emblématiques de ce « pays » d'Ornans. Une promenade poétique entre rêveries et réalisme.

Henri Bosco Lettres à quelques amis écrivains

Par Gaëlle Obiégly



Henri Bosco eut de nombreux lecteurs ; certains furent ses amis. Quatre d'entre eux correspondirent avec lui. Ce sont ces lettres qui sont rassemblées ici. Amis de l'homme et amis de l'œuvre bosquienne. Il s'agit de quatre écrivains très différents les uns des autres et qui suscitent, chacun, une relation épistolaire ciblée.

Ce sont, par ordre d'apparition dans le volume, Henry Bonnier (né en 1932), Georges Duhamel (1884-1966), Gabriel Marcel (1889-1973) et Joseph Peyré (1892-1968). La plupart des lettres sont datées des années 1950. Celui par lequel débute ces pages de correspondance est âgé de 22 ans. Bosco a 67 ans alors. Malgré cet écart, il ne néglige pas les sollicitations d'Henry Bonnier. Et même, Bosco s'implique particulièrement dans ses échanges avec Bonnier, bien que parfois il tarde à répondre aux longues lettres du jeune homme. Celui-ci s'adresse à un maître, en apprenti-écrivain. Et Bosco n'est pas avare de conseils et de commentaires sur les écrits que lui soumet Bonnier qui trouve en son aîné un confident et un guide.

Si la spécificité de cette correspondance tient à l'amitié qui lie Bosco à ces quatre personnes, quelque chose de plus s'exprime dans les courriers échangés avec Bonnier. L'esprit de Bosco y est plus manifeste. Il expose ses vues, tant littéraires que philosophiques, en même temps qu'il commente le roman pour lequel Bonnier lui a demandé son avis. Cette correspondance, entre le jeune employé d'un magasin de photographies qui commence à écrire et un homme d'âge mûr à l'œuvre accomplie, est la plus importante du volume. Car non seulement, elle comporte de nombreuses et longues lettres mais surtout des pages

d'un grand intérêt. Les propos de l'un et de l'autre épistolier sur l'économie des textes et ses enjeux pourraient servir de méthode à tout écrivain en herbe. On devine que l'objet de leurs conversations porte sur cela principalement ; Bonnier y fait allusion pour revenir sur ce que Bosco lui a dit. Par exemple sur la manière de faire voir un « stylographe », dans un texte. Quels sont les procédés ? Faut-il exagérer l'importance de l'objet ou le déplacer ? Henry Bonnier a médité la leçon de Bosco. Quelque temps plus tard, il y revient pour exprimer son désaccord. Selon lui, « l'optique grossissante » préconisée par Henri Bosco ne convient pas au genre romanesque. Mais au théâtre, oui. On découvre alors, dans cette lettre du 21 septembre 1955, que les vues de Bonnier et Bosco divergent fortement. Peut-être Bonnier découvre-t-il d'ailleurs sa propre pensée grâce à cette divergence. C'est l'occasion pour lui d'un développement, ajouté à la lettre sous forme de note, comme si la lettre était un texte en soi. Le jeune homme rédige alors ses premiers articles et un essai sur Albert Camus tout en écrivant un roman. Il établit une distinction claire entre le théâtre et le roman. L'objet du théâtre, ce sont les mœurs. Celui du roman, c'est l'existence. Partant de ce constat, il examine la manière dont l'un et l'autre genre pratiquent la description. Les arguments d'Henry Bonnier en faveur d'un excès propre au théâtre et d'un laconisme plus adapté au roman qui « doit laisser la part belle à l'indicible » sont convaincants. Cette question de l'économie rejoint le sujet du Trop dire ou trop peu de la passionnante philosophe Judith Schlanger.

On verra, par la suite, que cette franchise du jeune Henry Bonnier vis-à-vis de son grand aîné, qu'il taxe d'avoir lancé des affirmations à la légère, instaure un dialogue d'une grande sincérité. Ainsi, Henri Bosco avoue qu'il ne sait trop quoi dire à ce lecteur qui le harcèle. Il est vrai que Bonnier le presse de lui donner des nouvelles, que Bosco laisse passer des mois avant de répondre à une lettre. Mais il finit par s'y mettre. Et alors, il porte son attention sur ce qui rend sa tâche difficile. Comment ne pas décevoir les attentes de ce correspondant qu'il dit connaître « peu réellement ». Que lui dire qui puisse produire un effet ? A qui est-il en train de s'adresser ? À qui fait-il part de son diagnostic ? À l'homme en soi ou à l'homme dans son entreprise littéraire ? Peut-on les dissocier ? Et Bosco conclut que dans ce cas précis l'homme existe tandis que l'œuvre pas encore. Et s'il reconnaît avoir tout de suite trouvé Bonnier sympathique, il voit aussi que c'est un homme qui veut et qui sait plaire.

L'échange avec Henry Bonnier porte sur l'écriture, sur son apprentissage. Bosco lui parle comme un

maître à un disciple. Même son épouse, Madeleine Bosco, dans une lettre adressée à madame Bonnier donne des conseils sur le métier d'écrivain et la patience qu'il exige. Les critiques de Bosco inspirées par la lecture du *Faux Témoin* ne blessent pas leur auteur. Au contraire, Bonnier dit qu'elles lui sont utiles. Il les reçoit avec l'amitié de Bosco. Il veut aussi apprendre de lui. Sa démarche épistolaire est explicite : « J'ai mille choses à apprendre ».

Avec les autres correspondants, le ton n'est pas le même. La teneur des lettres est moindre. Notamment avec George Duhamel et avec Joseph Peyré, les propos sont plus fades. Avec ce dernier, toutefois, on voit Henri Bosco se moquer de lui-même et de ses manies. Pour satisfaire son besoin d'isolement, il se construit une pièce à lui – où se coucher, rêver, écrire, dormir et « grogner tout à (son) aise ». Ce qui différencie ces deux correspondances, avec Peyré et avec Duhamel, des deux autres du volume, Bonnier et Marcel, tient à leur périmètre. Ce sont des couples qui s'écrivent. Monsieur et Madame Bosco ont pour amis les couples Peyré et Duhamel ; ils se rendent visite, ils se rendent des services. Georges Duhamel, à l'époque de ces échanges avec Bosco, était très connu. Prix Goncourt, secrétaire perpétuel de l'Académie française, il a aussi présidé l'Alliance française entre 1937 et 1949. Bosco, qui a dirigé celle du Maroc lui annonce sa démission assortie de quelques commentaires inquiets sur la situation politique au Maroc. Grèves et manifestations anti-françaises sont réprimées dans le sang. Henri Bosco est anti-colonialiste. On peut lire dans la lettre datée du 8 mai 1953 envoyée à Duhamel : « Car ce pays, au fond, ne demande qu'à vivre en laissant faire Allah. Je vous l'assure. C'est nous et nos amis qui le troublons. » Et la suite du courrier montre la clairvoyance de Bosco, sa sagesse, bien plus qu'un positionnement.

C'est également la sagesse de cet écrivain que met en lumière les lettres échangées avec Gabriel Marcel, philosophe existentialiste chrétien. Cette correspondance-là est très dense, ce sont parfois, comme avec Bonnier, de véritables textes. Lacunaire à ce jour, elle traite ici de deux sujets : du christianisme humaniste et des ouvrages de

Bosco *L'Antiquaire* et *Les Balesta*. Henri Bosco reconnaît l'influence de la pensée de Gabriel Marcel sur sa vie : « Vous occupez dans mon esprit – et, aussi, mieux encore dans le monde – une place où nul autre que vous ne saurait entrer : celle du christianisme vivant. » Cette correspondance avec le philosophe souligne les liens profonds de l'œuvre de Bosco avec la foi chrétienne. On en comprendra la particularité en lisant les lettres échangées avec Gabriel Marcel.

Chacune de ces quatre correspondances met en lumière un aspect de la personnalité de Bosco et souligne une particularité de son œuvre. C'est un ami franc, serviable et fidèle. Mais surtout ce qui frappe dans ces pages tient à son exigence quand lui sont demandés des conseils littéraires. Sa bienveillance vis-à-vis de ses correspondants n'empêche pas la lucidité.

Henri Bosco
Lettres à quelques écrivains
 Édition critique par Alain Tassel
 Éd. Classique Garnier, juin 2019, 135 pages.
<https://classiques-garnier.com/>

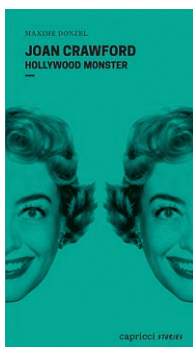
Ouvrage publié avec le soutien de



Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Biographies



Maxime Donzel, Joan Crawford Hollywood Monster. Figurer sur la liste des « 50 plus grands méchants du cinéma » éditée par l'American Film Institute en 2003, aux côtés de Dark Vador, du Joker ou de Dracula, est bien éloigné de ce que Joan Crawford rêvait de laisser à la postérité. En 1978, un an après sa mort, sa fille adoptive Christina, publie *Mommie Dearest*, un portrait au vitriol de la star américaine aux cruelles méthodes éducatives. L'adaptation cinématographique du livre en 1981, avec Faye Dunaway dans le rôle de sa mère, finit d'asseoir cette réputation de monstre. Derrière la face sombre, le journaliste Maxime Donzel (signature du magazine

Sofilm) s'est attaché à révéler les angoisses et la lutte acharnée d'une actrice légendaire pour exister et durer dans le monde sans pitié d'Hollywood. Repérée parmi les choristes du show de Mistinguett à Broadway, elle est engagée par la Metro Goldwyn Mayer et débarque dans la Cité des Anges en 1925. D'une ambition dévorante, elle comprend très vite comment piquer la curiosité du public et celle de Louis B. Mayer pour décrocher davantage de rôles. À la fin des années 20, elle enchaîne les tournages et le succès des *Nouvelles Vierges* (1928) la consacre star. Son mariage avec Douglas Fairbanks Jr en 1929 captive la presse et les fans. Le livre la suit ainsi au fil de ses joies et de ses déceptions, de ses rencontres amoureuses (avec Clark Gable notamment), de ses rivalités avec Norma Shearer, Greta Garbo ou Bette Davis, de ses bras de fer avec les studios pour obtenir des rôles consistants. En 1943, sa carrière bat de l'aile, elle se libère de son contrat à la MGM et rejoint la Warner Bros. À quarante ans, elle veut trouver un nouveau souffle, surprendre, marquer les esprits. Elle patientera deux ans avant d'être séduite par le projet du *Roman de Mildred Pierce* (1945), pour lequel elle raflera un oscar. « Ce rôle était une joie pour moi parce qu'il me sauvait de ce que MGM avait appelé la " formule Crawford ". J'avais été tellement cachée sous des tonnes de vêtements et de décors que personne ne savait si j'avais du talent ou pas. » Cette exigence atteindra des sommets lors du tournage de *Johnny Guitare* (1954) de Nicholas Ray. Jalouse de la performance de sa partenaire Mercedes McCambridge elle fait modifier le scénario. « C'est ainsi que Crawford transforme *Johnny Guitare* en film féministe inédit, où les femmes prennent en charge l'action, et exposent leur désir avec agressivité. » Des films muets aux premiers pas de Steven Spielberg en 1969, Joan Crawford n'aura eu de cesse de briller et de vouloir graver son nom dans l'histoire du cinéma. Éd. Capricci, 118 p., 11,50 €. Élisabeth Miso

Récits

Lieve Joris, Fanny. Traduction du néerlandais Marie Hooghe. Connue pour ses livres sur le Congo, le Mali, la Chine, Dubaï, la Syrie ou l'Afrique du Sud, l'écrivaine voyageuse s'est lancée cet-



te fois dans un périple des plus intimes au cœur de son histoire familiale. Elle travaillait à son projet sur Damas quand son frère aîné Fanny a eu un grave accident de voiture. Toute la famille s'est précipitée au chevet de cet être instable, autodestructeur, source d'inquiétude et de conflits permanents, que beaucoup préfèrent tenir à distance. Lieve Joris commence alors à prendre des notes, à observer ce qui circule, ce qui se dit à partir de cette nouvelle épreuve familiale et se remémore son enfance dans la commune flamande de Neerpelt. « Il y a une fausse note dans ma présence ici. Je l'ai laissée se damner, je l'ai évitée et maintenant qu'il est frappé à mort, je viens pleurer à son chevet. S'il s'en

remet, je ne l'aiderai pas plus qu'avant, je le sais, à travers mon chagrin. » D'une certaine manière elle a été la plus préservée de tous. Cinquième d'une fratrie de neuf enfants, elle passait beaucoup de temps chez sa grand-mère paternelle qui occupait une maison dans la même propriété en bordure du canal campinois, échappant ainsi à l'agitation de son foyer. Bobonne la berçait de récits familiaux sur ses frères missionnaires ou sur son fils. Fanny s'est très tôt montré difficile et rebelle, se faisant renvoyer de tous les établissements scolaires et pensions, martyrisant son frère cadet Rik, manipulant son entourage. Adolescent, beau et magnétique, il est le héros de sa jeune sœur. Elle aime l'écouter répéter avec son groupe de musique ou découvrir avec lui Leonard Cohen et Bob Dylan. Puis la spirale des drogues dures fait de son existence et de celle de ses proches un enfer. Des années durant, il abuse du dévouement de ses parents protecteurs, totalement dépassés et dans le déni de sa toxicomanie. Certes les événements relatés sont souvent dramatiques et pourtant Lieve Joris parvient à glisser de l'humour dans les pires situations, laissant entendre au fil des pages son profond attachement aux siens et son besoin viscéral d'ailleurs. Elle dévoile comment elle s'est construite dans cette tribu tourmentée et explore les mystérieux mécanismes à l'œuvre dans les liens familiaux. « Aussi divergentes que soient désormais nos vies, dès que nous sommes ensemble, nous nous retrouvons en terrain connu, dégingolons comme à travers une trappe dans notre passé et reprenons nos positions antérieures. » Éd. Actes Sud, 320 p., 22,50 €. Élisabeth Miso

Romans



Emmanuelle Grangé, Les amers remarquables. Le deuxième roman de la comédienne Emmanuelle Grangé est une histoire de famille, la sienne, et une déclaration d'amour d'une fille à sa mère. L'auteur a grandi à Berlin dans les années 60 entre un frère, un père diplomate et une mère au foyer « fantasque, un jour délirante d'amour, le lendemain, mutique », cultivée, créative, éprise de paysages marins et de natation, qui fait des entrées remarquables dans les soirées mondaines en smoking et cheveux courts à la Jean

Seberg. La petite-fille déchiffre *Jane Eyre*, absorbe toutes les histoires que sa mère lui raconte, se languit terriblement dès qu'elle est séparée d'elle et n'aime rien tant que de fendre l'eau à ses côtés. L'épouse modèle voudrait travailler, se sentir libre, s'installer au bord de la mer, rompre avec leur milieu berlinois si pétri de convenances et d'ennui. Cette vie domestique bien réglée est une souffrance, alors elle s'enfuit une première fois laissant ses proches abasourdis. Il y aura encore d'autres fugues, d'autres périodes d'inquiétude. À la retraite, le père consent à rentrer en France. Le choix se fixe sur un appartement dans le bassin d'Arcachon. Près de la mer, la mère déborde de vie à nouveau, mais l'enthou-

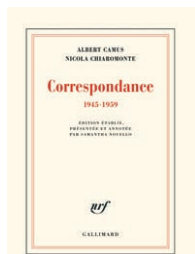
siasme sera de courte durée, au fil des ans le couple parental s'enfoncé dans un quotidien terne, dans le renoncement et le repli sur soi. Emmanuelle Grangé retrace avec lucidité et tendresse le destin corseté de sa mère, revisite l'expérience de l'abandon, les incompréhensions, les frustrations, les non-dits familiaux, mais aussi les souvenirs harmonieux, les éclats d'intense bonheur partagé. Éd. Arléa, 176 p., 17 €. **Élisabeth Miso**

Correspondances



Monet - Clémenceau, Correspondance. Édition établie par Jean-Claude Montant, révisée et augmentée par Sophie Éloy. « Je vous aime parce que vous êtes vous, et que vous m'avez appris à comprendre la lumière. Vous m'avez ainsi augmenté. Tout mon regret est de ne pouvoir vous le rendre. Peignez, peignez toujours, jusqu'à ce que la toile en crève. Mes yeux ont besoin de votre couleur et mon cœur est heureux de vous. » On pourrait croire à une lettre d'amour enflammée, tant le ton est passionné, c'en est une, si tant

est que l'amitié est une des formes de l'amour : c'est la lettre que l'homme politique, Georges Clémenceau, (1841-1929), déjà octogénaire, envoie à l'artiste Claude Monet (1840-1926), de Saint-Vincent-sur-Jard, en Vendée, un 17 avril 1922. À peu de chose près, ils naîtront et mourront en même temps. Leur amitié est légendaire, comme l'est l'affectueuse expression avec laquelle le grand homme d'État terminait ses lettres à son meilleur ami : « Je vous embrasse de tout mon cœur ». À 80 ans passés, Claude Monet et Georges Clémenceau sont tous deux à l'apogée de leur gloire, habités par la passion et la vie. Ils ont une vingtaine d'années lorsqu'ils se rencontrent – ils renoueront de façon constante une trentaine d'années plus tard, alors que Monet vient de faire l'acquisition de la propriété de Giverny et y aménage son nouvel atelier. À la puissance de l'artiste vient répondre le style de l'homme d'État qui joue de toutes les cordes ; de la célébration des plaisirs partagés – les jardins, les fleurs, les voyages, la cuisine – à une attention constante aux « mouvements de la sensibilité de l'ami cher », un désir entretenu d'une jeunesse à partager, un refus fraternel de toute complaisance entre eux. Cette correspondance commence en août 1889 et se poursuit jusqu'en septembre 1926. Agrémentée d'une préface de Jean-Noël Jeanneney et de photographies, elle illumine la personnalité de ces deux génies de leur siècle et dit beaucoup de la source de leurs ardeurs comme de leur immense amitié. Musée de l'Orangerie / RMN Grand-Palais, 190 p., 19 €. **Corinne Amar**



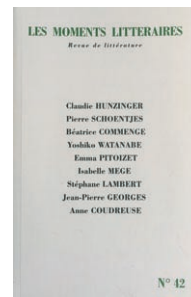
Albert Camus - Nicola Chiaromonte, Correspondance (1945-1959).

Édition établie, présentée et annotée par Samantha Novello. Albert Camus (1913-1960) s'est lié d'amitié avec l'activiste et auteur italien, à qui il voue une grande admiration, Nicola Chiaromonte (1905-1972). Ce dernier, exilé, lors de son passage à Oran en 1941, s'apprête à partir pour les États-Unis, pour quelques années. Militant antifasciste et anticomuniste qui, en 1934, quitte l'Italie pour la France après s'être opposé au gouvernement de Mussolini, ami d'Alberto Mo-

ravia, Chiaromonte, dont la première femme était juive, a connu une vie d'errance, de l'Algérie au Maroc, aux États-Unis puis à Paris, avant un retour définitif en Italie. À New York, en lisant le *Mythe de Sisyphes* et *L'Étranger*, il se découvre de profondes affinités avec le jeune Camus. Correspondance croisée, réunis-

sant quelque quatre-vingt-dix lettres inédites – échanges intellectuels, espoirs, lectures partagées, écrits manuscrits soumis au regard de l'autre ; tout un dialogue vécu comme une urgence de dire que nous sommes témoins de ce qui se passe – et, envers et contre tout, « une obstination infinie » pour certaines causes. Chiaramonte écrit à Camus, de New York le 15 octobre 1945 : « La lecture de *L'Étranger* a été la seule vraie émotion que j'ai éprouvée en lisant un contemporain depuis des années et des années. Et dans *Le Mythe de Sisyphes*, plus encore que la forme si soutenue et le sérieux profond de la question (...), il me semble que le seul hommage digne d'une pensée sérieuse comme la vôtre soit de la discuter. (...) J'ai aussi eu le bonheur de pouvoir suivre votre lutte dans *Combat*. Tant que vous avez parlé, cette France – et aussi cette Europe – martyrisée, piétinée, avilie, détruite, a eu une voix. Votre départ me remplit d'une respectueuse angoisse : « est-il possible qu'il y ait quelque chose à faire – je me dis – si Camus a senti qu'il ne pouvait plus continuer ? ». Éditions Gallimard, Collection Blanche, 240 p., 22€. **Corinne Amar**.

Revue



Les Moments Littéraires n° 42.

Depuis 20 ans, la revue *Les Moments littéraires* s'est donné pour objectif de promouvoir l'écrit intime en publiant récits autobiographiques, journaux intimes et correspondances ...

Le dossier Claudie Hunzinger

Claudie Hunzinger, artiste plasticienne et romancière, habite en montagne. Elle n'en bouge pas beaucoup, faisant de l'immobilité un concept d'aventure. Elle dit qu'on peut explorer le monde sur place, déchiffrer un minuscule territoire et que celui-ci devient alors un champ de découvertes, d'expérimentations et

de rêve aussi passionnant qu'un continent inconnu.

Claudie Hunzinger va ainsi d'expositions sur le thème du végétal où elle présente des Pages d'herbe géantes, à des romans liés à la nature, comme Les grands cerfs, son dernier livre.

Pierre Schoentjes, L'architecture des branches : Claudie Hunzinger, de la vie verte aux grands cerfs

Entretien avec Claudie Hunzinger

Claudie Hunzinger, Office des morts et des vivants

Béatrice Commengé, Utopie

Yoshiko Watanabe, Écrivez !

Emma Pitoizet, Cahier des enfants

Également au sommaire du n°42

Isabelle Mège : entretien & photographies

De 20 à 42 ans, Isabelle Mège a contacté des photographes de renom en leur proposant d'être leur modèle. 80 photographes ont accepté sa proposition. Au final, 300 clichés composent une œuvre singulière que nous vous proposons de découvrir au travers des photographies de Jean-François Bauret, Edouard Boubat, Christian Courrèges, Despatin et Gobeli, Seymour Jacobs, Willy Ronis, Christian Vogt et Joel-Peter Witkin.

Stéphane Lambert : *Le vrai héros s'amuse seul*

La question de l'intime est au cœur du cycle autobiographique (*Mes morts, Mon corps mis à nu*) de Stéphane Lambert, romancier, poète et essayiste. *Visions de Goya ; L'Éclat dans le désastre* vient de paraître chez Arléa. Nous publions un extrait de ses carnets.

Jean-Pierre Georges : *Pauvre H.*

Jean-Pierre Georges, poète et écrivain, est l'auteur de recueils de notes et aphorismes : *Le Moi chronique* (Les Carnets du Désert de Lune 2003-2014) ; *L'éphémère dure toujours* (Tarabuste, 2010). Il nous propose des pages inédites de ses carnets.

Agenda

Manifestations soutenues par
la Fondation La Poste

Prix littéraires

Sélection du « Prix Envoyé par La Poste » 2019
Ce prix, premier de la rentrée littéraire, sera annoncé
lundi 26 août 2019



Au Marathon des mots à Toulouse, Marie Llobères, Déléguée Générale de la Fondation d'entreprise La Poste, a dévoilé la liste des 6 ouvrages sélectionnés pour la 5^{ème} édition du prix « Envoyé par La Poste » présidé par Olivier Poivre d'Arvor.

Créé en 2015, le prix « Envoyé par La Poste » est ouvert à tout éditeur (à l'exception des éditeurs à compte d'auteur) qui a décidé de publier à la rentrée de septembre un roman ou un récit écrit en langue française. Ce prix récompense un ouvrage découvert par un éditeur, sans autre recommandation que le talent de l'écrivain, et qui a été adressé à son comité de lecture par voie postale. Le lauréat reçoit

2500 euros. Son livre est recommandé auprès du public et auprès des 500 000 postiers actifs et retraités. La Fondation La Poste passe par ailleurs commande de 600 exemplaires de l'ouvrage à l'éditeur.

Imaginé par la Fondation d'entreprise La Poste, le prix 2018 a récompensé Pauline Delabroy-Allard pour son livre *Ça raconte Sarah* (éditions de Minuit). Véritable succès de librairie, il a été publié à 43 000 exemplaires et traduit en dix langues.

Les membres du jury :

Olivier Poivre d'Arvor, Écrivain, Ambassadeur de France en Tunisie, Président du jury
Pauline Delabroy-Allard, Professeur-documentaliste et écrivaine (lauréate du 4^{ème} Prix « Envoyé par La Poste »)
Dominique Blanchecotte, Présidente de Paris Sciences et Lettres Alumni
Marie-Laure Delorme, Journaliste
Serge Joncour, Écrivain
Marie Llobères, Déléguée générale de la Fondation d'entreprise La Poste
Christophe Ono-dit-Biot, Écrivain, Directeur Adjoint de la rédaction du *Point*

Les livres sélectionnés en 2019 :

- Adrien Blouët, *L'absence de ciel*, éd. Noir sur Blanc / Notabilia
- Olivier Dorchamps, *Ceux que je suis*, éd. Finitude
- Mathilde Forget, *À la demande d'un tiers*, éd. Grasset
- Victoria Mas, *Le Bal des folles*, édi. Albin Michel
- Anne Pauly, *Avant que j'oublie*, éd. Verdier
- Beata Umubyeyi-Mairesse, *Tous tes enfants dispersés*, éd. Autrement

Prix des Postiers Écrivains - 5^{ème} édition

5^{ème} édition. Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du Prix des postiers écrivains, voulu par le Président du Groupe et créé par la Fondation d'entreprise La Poste. Ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un postier.

Les éditeurs peuvent envoyer le livre jusqu'au 15 septembre 2019.

Bourses Zellidja - Prix d'écriture 25 juin 2019. Ambassade de Roumanie à Paris

La remise des prix et des bourses de voyage par la Fondation Zellidja a eu lieu le 25 juin dernier.

Le Prix d'écriture a été remis à **Carmen Lahore** pour « Quelques pas sur les chemins de l'écologie, Inde du Sud 2017 » et « Sur les pistes de la solidarité, Madagascar 2018 ».



Les voyages Zellidja
Des bourses pour devenir autonome,
s'ouvrir aux autres, s'engager

La Fondation Zellidja a pour objectif de donner aux jeunes l'opportunité de compléter leur formation scolaire par le développement de leur esprit d'initiative et d'engager leur responsabilité dans le cadre de choix et décisions individuels. Elle attribue des bourses pour permettre à des jeunes d'effectuer un voyage d'étude sur le thème de leur choix. Le candidat boursier s'engage à rédiger le résultat de l'étude, un journal de route et un carnet de compte.

Constatant une convergence entre les valeurs dont elles assurent la promotion, à savoir notamment l'attachement à l'écriture, la Fondation d'entreprise La Poste a décidé de soutenir la Fondation Zellidja et contribue notamment à la dotation du prix d'écriture remis au lauréat du meilleur rapport sélectionné pour ses qualités d'écriture dans le cadre de la cérémonie annuelle de remise des Prix et des Bourses.

Information sur les bourses : <http://www.zellidja.com/content/les-bourses-zellidja>
Pour candidater : <http://www.zellidja.com/conditions>

Festivals

Festival d'Aix-en-Provence Du 3 au 22 juillet 2019 - 71^{ème} édition

Actions Passerelles

Depuis plus de 10 ans, les services Passerelles invitent des publics d'une grande diversité dans la vie du Festival, en leur proposant une expérience active de l'opéra. Par sa dynamique, Passerelles est un laboratoire innovant qui s'enrichit année après année des échanges avec ses partenaires et contribue à l'ancrage régional du Festival.

En 2018, les services éducatif et socio-artistique Passerelles ont mené des projets avec près de 5 000 participants, grâce aux liens qu'ils entretiennent avec plus de 200 établissements scolaires, universités, associations et institutions sociales du territoire.

<https://festival-aix.com/fr/festival-daix/passerelles/service-socio-artistique>

Le 25 juin 2019 : *La Conférence des Oiseaux*, à l'Hôtel Maynier d'Oppède.

Festival de la Correspondance - Grignan Du 2 au 6 juillet 2019 - 24^{ème} édition



La 24^{ème} édition du festival de la correspondance aura pour thème « Les années 1950 en France »

Le Festival de la Correspondance de Grignan, une manifestation culturelle pour célébrer l'art épistolaire, s'attache aux correspondances de toutes les époques et sous toutes ses formes, des plus traditionnelles aux plus contemporaines. Au croisement de toutes les expressions artistiques, le Festival séduit et fidélise un public large et exigeant. Il rassemble et découvre des artistes interprètes et auteurs en s'ouvrant sur des spectacles et des lectures, du « répertoire » ou inédits. Il invite également des écrivains, universitaires et chercheurs, propose des ateliers d'écriture ou de calligraphie, soutient des artistes plasticiens, édite des correspondances, installe des chambres d'écriture et de lecture, reflet incontestable de l'intérêt pour l'écrit et la lecture.

Le Festival de la Correspondance développe un caractère propre et fait entendre une voix originale dans le genre épistolaire. Lieu de découvertes, d'émotions, de rencontres d'auteurs, d'acteurs, de textes, de plasticiens, mêlant plusieurs générations d'artistes et de spectateurs, il offre, chaque année, une nouvelle programmation sur un thème précis développé au fil des manifestations sans cesse enrichies et diversifiées. Au delà des talents reconnus et consacrés,

Le Festival contribue à l'émergence de nouveaux talents, écrivains ou comédiens. Cette aventure culturelle doit sa réussite à l'unique volonté d'un village et tout particulièrement à l'engagement fidèle, et chaque année de plus en plus nombreux, de ses bénévoles... l'âme du festival.

Un public fidèle et passionné prouve si besoin est que la correspondance a plus que jamais sa place dans la vie culturelle, sociale et artistique d'aujourd'hui. L'échange, la découverte, le partage sont l'essence même de ce Festival.

<https://www.grignan-festivalcorrespondance.com/>

Rencontres d'été théâtre & lecture en Normandie, 18^{ème} édition « Héritages », Compagnie P.M.V.V. le grain de sable Du 10 juillet au 25 août 2019



Les 18^{ème} Rencontres d'été théâtre & lecture en Normandie, avec pour thème « Héritages » proposent quatre-vingt-dix rendez-vous dans une cinquantaine de lieux de vingt villes et villages.

Des ateliers d'écriture destinés au jeune public et des lectures de correspondance sont au programme.

Le festival se veut ouvert à tous les genres littéraires : roman, poésie, nouvelle, récit, essai, conte, chanson, scénario, album jeunesse et...

correspondance.

La littérature doit beaucoup à la forme épistolaire. C'est pourquoi, à chaque édition du festival, ce genre est exploré avec de nouvelles lectures de correspondances.

Pour cet été, deux ateliers d'écriture animés par la poétesse Laurence Vielle dans des centres de loisirs pour sensibiliser le jeune public à l'écriture épistolaire, et trois lectures de lettres sont prévues :

Ateliers d'écriture jeune public :

Les 10, 11 et 12 juillet de 10h à 12h à Caen, bibliothèque La Folie-Couvrechef

Les 10, 11 et 12 juillet de 14h à 16h à Dives-sur-Mer, Centre de loisirs Les Tilleuls

Lectures de correspondances :

Le 14 août à 18h à Houlgate, Moulin Landry : « Marguerite Yourcenar, la lente fougue flamande » par Marie-Christine Barrault. Adaptation Virginie Berling. Dès le plus jeune âge, Marguerite de Crayencour s'émancipe de ses racines en choisissant un nom de plume. Voici des lettres qui nous parlent de liberté. Personnages de fiction : hommes libres. Exigence dans le travail : œuvre libre. Naissance en Belgique, culture française, écrivaine universelle : femme libre...

Lecture créée dans le cadre du festival de la Correspondance de Grignan en 2018.

Le 16 août à 18h à Dives-sur-Mer, Les Halles : « Alexis de Tocqueville, le voyage en Amérique » : adaptation et lecture, Philippe Müller et Vincent Vernillat, accordéon, Christian Anger et violon, Stéphanie Dubois. En 1831, Tocqueville a 26 ans. Le jeune aristocrate normand, magistrat, embarque pour l'Amérique après avoir obtenu du ministre de l'Intérieur un accord pour une mission d'enquête dans les prisons américaines. Son objectif est en réalité d'étudier les principes égalitaires adoptés par la jeune nation. Les lettres échangées avec ses amis et sa famille pendant son voyage de onze mois relatent sa découverte du fonctionnement de la démocratie. Ce séjour fera de lui un homme politique moderne.

Le 22 août à 18h à Trouville-sur-Mer, Château d'Aguesseau : « Flaubert, les érections de l'âme » par Didier Sandre. Adaptation André Versaille. Ce texte est un « faux authentique » composé à partir de la correspondance de Gustave Flaubert à Louise Collet échangée entre 1851 et 1855 (près de 250 lettres). Une longue lettre, sorte de synthèse emblématique de la correspondance du Flaubert des années Bovary. Somptueux mélange de stoïcisme et de misanthropie, de générosité et de scepticisme, de férocité et de bouffonnerie, cette lettre révèle un Flaubert tonique, truculent en diable, aux antipodes de « l'ermite de Croisset » qui aurait choisi l'art-contre-la-vie.

L'été des 13 dimanches - Festival littéraire Association les Amis de l'école des filles, Huelgoat Du 17 au 18 août 2019



Dans l'ancienne école communale de filles du Huelgoat (29) construite en 1910 et réhabilitée en espace d'art en 2009, l'association des Amis de l'école des filles organise le festival littéraire de l'été des 13 dimanches, parrainé par Mona Ozouf et Alain Rey. Chaque samedi et dimanche de la saison estivale, les rencontres sont un temps d'échange convivial entre un large public diversifié et des personnalités lumineuses (romanciers, scientifiques, entrepreneurs).

En 2019, la thématique générale des Rencontres s'intitule : « Au bord du gouffre ». Elle interroge tout à la fois l'histoire et la géographie, au regard des inquiétudes contemporaines. C'est également un hommage au centenaire de la mort de Victor Segalen, mort à l'aplomb d'un gouffre,

dans la forêt du Huelgoat le 21 mai 1919.

À cette occasion, l'association organise, les 17 et 18 août 2019, deux journées thématiques consacrées à des correspondances en temps de guerre, lors d'un forum intitulé : « Correspondances au bord du gouffre ».

Une manière de rappeler l'importance de l'écriture épistolaire comme lieu de l'intime qui révèle des personnalités exceptionnelles face au désarroi lors des conflits et le lien étroit qui vient combler la distance des séparations forcées par les aléas de l'histoire.

Samedi 17 août

-11h Atelier d'écriture épistolaire animé par Isabelle Ferré

-15h Philippe Le Guillou et Denise Delouche : Correspondance Mathurin Méheut - Yvonne Jean-Haffen

-16h Jean Balcou : Correspondance Armand Robin - Jean Paulhan

-17h Bernard Blistene et Victor Vanhoosten : Correspondance Alain Jouffroy - Roberto Matta

Lectures de lettres par Jacques Gamblin

Dimanche 18 août

-11h Atelier d'écriture épistolaire animé par Isabelle Ferré

-15h Laurence Campa : Correspondance Guillaume Apollinaire - Louise de Coligny

-16h Francois Leperlier : Correspondance Claude Cahun - Suzanne Malherbe

-17h Chloe Chamouton : Correspondance Liane de Pougy - Natalie Barney

-18h Catherine Camus : Correspondance Albert Camus - Maria Casarès

Lectures de lettres par Jacques Gamblin

www.ecoledesfilles.org

Colloques

Spectres de Mallarmé

Cerisy-la-Salle

Association des Amis de Pontigny-Cerisy

Du 3 au 10 juillet

Bertrand MARCHAL, Thierry ROGER, Jean-Luc STEINMETZ



LES COLLOQUES
CERISY 

Depuis sa mort, c'est-à-dire depuis sa vie posthume particulièrement polymorphe, Mallarmé ne cesse de nous hanter : revenant, survenant. Plus de cent vingt ans de lectures, de relectures, de réécritures, de créations, conduisent à réinterroger l'œuvre, comme la relation critique à cette même œuvre. D'un côté, l'investigation philologique a renouvelé en profondeur notre connaissance du texte et du contexte. La publication des *Œuvres complètes* dans la Bibliothèque de la Pléiade avec ses deux volumes dotés d'un riche appareil critique (1998 et 2003), accompagnée de deux nouvelles enquêtes biographiques (1994 et 1998), en attendant un nouvel état de la correspondance générale destiné à paraître de manière imminente chez Gallimard, offrent un autre point de vue sur le poète. Mallarmé revient aussi à travers un certain nombre de thèses de doctorat marquantes, à travers la continuation, depuis 2013, des cahiers consacrés au poète (Études Stéphane Mallarmé, Classiques Garnier), et à travers une série de nouvelles exégèses, qui montrent en particulier un intérêt significatif des historiens de l'art et des philosophes pour l'auteur de *Divagations*. Mais d'un autre côté, les travaux plus « archéologiques » ou « généalogiques » posent la question de la réception et des usages de l'œuvre, le passage complexe de « Mallarmé » au « mallarméisme », avec son envers, « l'anti-mallarméisme ». C'est un Mallarmé qui survient, rendu contemporain des avant-gardes en tout genre, inséré dans le grand récit de la « modernité », transformé dans le mouvement à

large spectre de sa re-contextualisation. L'histoire de ces réappropriations, entre littérature, arts, et sciences humaines, doit être précisée. Tout cela rend presque indispensable un nouveau colloque à Cerisy, moment précieux d'échanges et de confrontations. Celui dont la poésie et la poétique n'ont cessé de questionner la façon de penser la « fiction » et la société, comme le jeu du langage et du « hasard », demeure un repère pour les temps présents. Universitaires, essayistes, philosophes, écrivains, étudiants et lecteurs de tous genres trouveront là l'occasion de faire le point et de relancer les dés.

COMMUNICATIONS (suivies de débats)

TABLE RONDE (suivie d'un débat)

Le programme : <https://cerisy-colloques.fr/mallarme2019/>

SOIRÉES :

* Bernard FOURNIER : L'Académie Mallarmé

* « Loisirs de la Poste », lecture par Philippe MÜLLER & Vincent VERNILLAT Compagnie PMVV le grain de sable

* La correspondance de Mallarmé, présentation-débat de la nouvelle édition établie par Bertrand MARCHAL (publiée avec le soutien de la Fondation La Poste. Cf. FloriLettres n°201, février 2019 - Entretien avec Bertrand Marchal, Portrait de Stéphane Mallarmé)

**Colloque Territoires solidaires en commun :
controverses à l'heure du translocalisme
Cerisy-la-Salle
Association des Amis de Pontigny-Cerisy
Du 12 au 19 juillet 2019**

Élisabetta BUCOLO, Hervé DEFALVARD, Geneviève FONTAINE

LES COLLOQUES
CERISY



Soirées de lectures de poèmes « Territoires de Cerisy et solidarité »

« Nous sommes entrés dans " une sorte de nouvel âge des communs, celle de l'enracinement des communs dans la société, de leur extension à des domaines sans cesse élargis de la vie sociale et de leur pérennisation dans le temps ", telle est l'une des conclusions du premier colloque de Cerisy. Cette rencontre questionnera notamment les manières dont les solidarités locales autour de diverses ressources (santé, logement, énergie, emploi, culture...) s'articulent aujourd'hui à des solidarités jouant à des échelles territoriales plus larges jusque et y compris mondiales.

Comment ces multiples réalités qui se développent dans les territoires, portées par l'économie sociale et solidaire, le mouvement du libre ou les mouvements sociaux, peuvent-elles ne pas se limiter à panser les plaies des crises écologiques, démocratiques et sociales ? À quelles conditions peuvent-elles, à l'inverse, faire système selon de multiples échelles autour d'un socle commun de nouvelles solidarités? »

Dans le cadre de ce colloque une respiration culturelle a été imaginée autour de poèmes écrits par des agents de la Poste locaux qui traduisent en langage poétique des expériences de solidarité vécues dans leur vie de postière ou de postier. Ce projet est réalisé en partenariat avec La Poste Normandie d'une part, avec Virginie Tahar (maître de conférences à l'université de Marne la Vallée) et Jacques Jouet (membre de l'Oulipo, ouvrier de littérature potentielle) d'autre part.

<http://www.ccic-cerisy.asso.fr>

Expositions

**« Maximilien Luce & Léo Gausson,
pionniers du néo-impressionnisme »
Musée Hôtel Dieu de Mantes-la-Jolie
Jusqu'au 16 août 2019**



Pour la première fois le musée Gatien-Bonnet de Lagny-sur-Marne et le musée de l'Hôtel Dieu de Mantes-la-Jolie s'associent pour présenter cette exposition itinérante qui aura lieu dans ces deux villes, du 13 mars au 26 avril à Lagny et **du 27 mai au 16 août à Mantes.**

Replacés dans leur contexte, Léo Gausson et Maximilien Luce comptent parmi les acteurs principaux d'une histoire de l'art en train de se construire. Leur correspondance en est le témoignage et nous plonge dans le vivant de leur relation où surgit l'importance du mouvement néo-impressionniste.

La correspondance est le point d'ancrage de l'exposition.

Réunissant plus de 90 œuvres regroupées en cinq thématiques, cette exposition a pour but d'explorer, de donner à voir et à comprendre l'extraordinaire profusion d'idées autour de la révolution picturale initiée par Seurat.

Un accrochage spécifiquement dédié aux enfants : création d'un parcours de visite adapté avec certaines œuvres à hauteur d'enfant. Un espace complet leur sera dédié au sein de l'exposition (espace pour écouter les lettres avec casque, puzzles, jeux des métiers à partir des métiers représentés dans l'exposition, jeux numériques, sonores, détournement).

<https://www.matifat.com/gausson.html>

(Cf. FloriLettres n°203, avril 2019 - Entretien avec Céline Cotty, commissaire d'exposition, Portrait croisé de Maximilien Luce et Léo Gausson)

Autres manifestations

Expositions



« Paris romantique 1815-1848, Les salons littéraires » Musée de la Vie romantique et le Petit Palais Du 22 mai au 15 septembre 2019

Le musée de la Vie romantique et le Petit Palais s'associent pour présenter l'exposition « Paris romantique 1815-1848, Les salons littéraires », un véritable panorama culturel de la capitale entre 1815 et 1848.

Au musée de la Vie romantique les visiteurs sont invités à découvrir les salons littéraires de cette période, grâce à la présentation de plus d'une centaine d'œuvres : peintures, sculptures, dessins, costumes et manuscrits.

Durant la première moitié du XIXe siècle, les plus grands noms de la littérature – parmi lesquels Honoré de Balzac, Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier – se réunissent dans des salons en compagnie d'autres artistes pour échanger sur leurs créations. Cette camaraderie, éloignée de l'image habituelle de l'écrivain solitaire, a contribué à l'affirmation du mouvement romantique, fondé sur un dialogue incessant entre la musique, la littérature et les beaux-arts.

Au Petit Palais, « Paris Romantique, 1815-1848 », présente cette fois près de 600 œuvres et plonge le visiteur dans le bouillonnement artistique, culturel et politique de cette période. Grâce à une scénographie immersive, le parcours invite à une promenade dans la capitale à la découverte des quartiers emblématiques de la période : les Tuileries, le Palais-Royal, la Nouvelle-Athènes, Notre-Dame de Paris ou les Grands Boulevards.



Louis Boulanger (1806-1867)
« Ronde du Sabbat »
Lithographie sur papier, 1828
Paris, Maison de Victor Hugo
©Maisons de Victor Hugo /
Roger-Viollet

Musée de la Vie romantique
Hôtel Scheffer-Renan - 16, rue Chaptal - 75009 Paris
<http://museevieromantique.paris.fr/fr>

Petit Palais
Avenue Winston-Churchill - 75008 Paris
<http://www.petitpalais.paris.fr/expositions/paris-romantique-1815-1848>

Publications soutenues par La Fondation La Poste

juin 2019



Courbet en privé - Correspondance de Gustave Courbet - Collections de l'Institut Gustave Courbet, Ornans (Doubs). Éditions du Sekoya, 12 juin 2019

À l'occasion du bicentenaire de la naissance de Gustave Courbet (10 juin 1819), l'intégralité de la correspondance du peintre que détient l'Institut Courbet à Ornans, commentée et reproduite en fac-similés et en texte, est publiée aux éditions du Sékoya sous le titre *Courbet en privé*. L'ouvrage est préfacé par Petra Ten-Doesschate Chu, spécialiste de l'art européen du 19^{ème} siècle et auteure de la *Correspondance de Courbet* parue aux Éditions Flammarion en 1996.

Les lettres sont regroupées par correspondant. Les dix chapitres du livre contiennent des lettres à la famille Courbet, à ses modèles, à ses amis, aux marchands, collectionneurs, mécènes et politiques.

Beaucoup de lettres contiennent des détails qui étaient jusque-là inconnus et qui illustrent la thèse (d'Howard Saul Becker) qu'une œuvre d'art n'est pas la création d'un individu seul mais plutôt le fruit d'une coopération entre plusieurs personnes qui, chacune à sa façon, participe au processus créatif.

Un exemple, pour *Pompiers courant à un incendie* (Paris, Petit Palais), Victor Frond alors sous-lieutenant à la caserne Bataillon de la 4^{ème} Cie de Paris (rue de Poissy) a permis à Courbet d'entrer dans la caserne et d'observer les faits et gestes des pompiers.

En plus d'apporter des informations sur les rôles des correspondants de Courbet dans son processus créatif, *Courbet en privé* apporte aussi de nouvelles révélations au sujet des méthodes sans précédents et très modernes du peintre en ce qui concerne la commercialisation de son œuvre, son innovante stratégie d'organiser des expositions privées ou de s'insérer dans des expositions collectives en France et à l'étranger ; ses affinités et ses alliances étroites avec



des critiques d'art, des marchands, des collectionneurs et des mécènes.

Les lettres avec l'architecte Léon Isabey qui était impliqué dans de nombreux projets de Courbet sont également intéressantes. Elles parlent de la construction et la destruction de deux pavillons qui abritaient des expositions privées de 1855 et 1867 et la construction de son atelier à Besançon. Courbet veut parfaire le plaisir visuel des visiteurs, ses directives se concentrent sur la hauteur d'accrochage des tableaux, la distance à respecter entre eux, la couleur choisie pour la pièce, gris foncé pour les murs, rose pour le plafond « pour donner de la gaieté et faire repousser au papier ardoise de la galerie ». Courbet assurait un contrôle total de la façon dont ses peintures seraient exposées.

Les lettres avec ses mécènes, notamment Etienne Baudry, soulignent le rôle particulier que ce dernier a tenu pendant les dernières années de sa vie, dans la récupération des peintures de Courbet qui ont été disséminées à travers Paris pendant le chaos qui suivit son arrestation après la Commune.

Et puis le livre présente en annexe la correspondance de Juliette Courbet (sœur du peintre) à Charles Blondin, qui s'est occupée de l'héritage de Courbet. Les Lettres informent des querelles juridiques entre Juliette et sa sœur Zoé Reverdy, concernant leurs droits sur les œuvres. Elles racontent les efforts ultérieurs que Juliette a dû faire pour prendre en charge les œuvres non vendues de Courbet, plaçant certaines dans des musées, vendant d'autres, tout cela dans le but de soigner la réputation de son frère.

<http://www.institut-courbet.com/fr/>



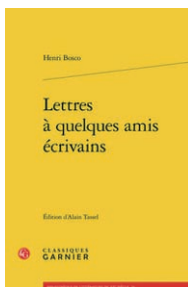
Correspondance générale de Henry David Thoreau « Je vous inonderai de lettres » Tomes II et III. Éditions La Part Commune juin et novembre 2019

Édition rassemblée, traduite et annotée par Thierry Gilleboeuf

H.D. Thoreau (1817-1862) est l'auteur de nombreux ouvrages, tous parus en français. Son ouvrage *Walden ou la vie dans les bois* qui propose un modèle de vie écologique et économique, le fera connaître dans le monde entier. De même que son ouvrage *La désobéissance civile* qui témoigne de son opposition à l'esclavage et à la non-violence.

Cette correspondance générale permet de découvrir des facettes de H.D. Thoreau qui ne ressortent ni dans son *Journal*, ni dans ses livres et ses articles. Thoreau n'est pas un épistolier dans l'âme, il n'en demeure pas moins que si la lettre, chez lui, a d'abord un rôle utilitaire, elle prend bien vite une tournure littéraire où ce solitaire développe son goût du dialogue. Les quelques centaines de lettres qui nous sont parvenues, qu'il en soit l'auteur ou le destinataire, dressent, en effet, le portrait d'un Thoreau inattendu, souvent drôle et affectueux avec ses proches, parfois intransigeant et sentencieux avec d'autres.

www.lapartcommune.com



Henri Bosco, *Lettres à quelques amis écrivains*. Éditions classiques Garnier, juin 2019

Édition établie, présentée et annotée par Alain Tassel, Professeur de Littérature française du XX^{ème} siècle à l'université Nice Sophia Antipolis, Chercheur qui travaille depuis 20 ans sur l'œuvre d'Henri Bosco.

Ce volume intitulé *Lettres à quelques amis écrivains* réunit les correspondances croisées entre Henri Bosco et quatre écrivains : à un journaliste et romancier débutant au milieu des années cinquante, Henry Bonnier (né en 1932), deux romanciers et un philosophe chevronnés, en l'occurrence, Georges Duhamel (1884-1966), Joseph Peyré (1892-1968) et Gabriel Marcel (1889-1973). L'amitié est indiscutablement le centre de gravité de ces soixante-huit lettres qui couvrent un quart de siècle (1947-1971), une amitié solide, fidèle, exigeante, qui balise les étapes d'une carrière littéraire riche en rencontres fructueuses.

Le champ épistolaire, relativement étendu, réunit des sujets variés parmi lesquels émergent, notamment, l'activité de conseiller auprès du jeune Bonnier, les réflexions que lui inspirent ses candidatures à des prix littéraires, ses jugements sur Camus et sur Giono, ou encore ses commentaires sur la portée de ses livres *L'Antiquaire* ou *Les Balesta*. Les lettres échangées au début des années cinquante mettent particulièrement en lumière sa clairvoyance dans son analyse pénétrante et courageuse des événements survenus au Maroc.

<https://classiques-garnier.com/>

Le prochain numéro de FloriLettres paraîtra en septembre.

Bel été à tous !

La Fondation La Poste et FloriLettres



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE


Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org